

## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

PREMIÈRE PARTIE

I

## Aux Isles

Le 26 juin 1635, dans la partie Nord de la Guadeloupe, près du cap appelé aujourd'hui Pointe-Allègre, atterissait l'expédition française de colonisation de la Compagnie des Isles d'Amérique, sous les ordres des gentilhommes Charles Lyénard sieur de l'Olive et Jean du Plessis sieur d'Ossoville.

Cette expédition se composait exactement de cinq-cent-cinquante quatre personnes, volontaires, soldats, engagés, femmes, enfants et religieux. Elle avait quitté la rade de Dieppe le 25 mai 1635, sur deux navires commandés par les capitaines Fel et David Miche!

La traversée s'était faite rapidement. Touchant en premier lieu à la Martinique, les navires s'y étaient arrêtés. L'Olive et du Plessis pensèrent d'abord se fixer dans cette île; mais après l'avoir explorée, reconnaissant qu'elle était beaucoup montagneuse, coupée de précipices, de fossés, et infestée de serpents venimeux, ils changèrent d'idée. Avant de la quitter, toutefois, ils y plantèrent l'étendard français, titre de propriété.

En débarquant sur le sol de la Guadeloupe, l'Olive et du Plessis en prirent possession au nom du Roi de France. Cet acte préliminaire s'accomplit le lendemain même, avec cérémonie et grand appareil. Sous une chapelle construite en roseaux, les RR. PP. Raymond Breton et Pierre Griphon, assistés des autres religieux, célébrèrent la messe. La croix fut triomphalement plantée; on y attachait les armes du Roi, peintes sur un grand écusson. L'Olive et du Plessis, l'étendard d'une main

l'épée de l'autre, entourés des troupes, déclarèrent prendre possession de l'île, et firent des vœux pour la colonie naissante. Puis les religieux chantèrent le *Te Deum*, tandis que les alentours résonnaient aux salves de l'artillerie des vaisseaux.

Les deux chefs procédèrent au partage des hommes qu'ils avaient amenés avec eux, des outils et des marchandises. Effectuant leur établissement, ils s'installèrent à une faible distance l'un de l'autre. L'Olive fit élever ses fortifications à l'Ouest de la Pointe-Allègre, sur les bords de la rivière du Vieux-Fort; du Plessis fit construire les siennes à l'Est, près de la rivière du Petit-Fort. Les ecclésiastiques prirent place sur un monticule entre ces deux positions, ils y édifièrent une chapelle avec un cimetière.

L'endroit était mal choisi pour un premier établissement. C'était la portion la plus ingrate des terres de la Guadeloupe. Elles y étaient dures et rouges, avec des pierres innombrables, et moins de verdure que partout ailleurs. Le vent battait constamment la côte escarpée, hérissée de rocs sur lesquels venaient se déchirer une mer tourmentée. Le soleil brûlant dardait ses feux sur la pauvre végétation.

Le père Labat, un des historiens de la colonisation, écrit qu'il ne peut comprendre quels motifs portèrent les chefs de l'expédition à se fixer à cet endroit. « Par malheur, dit-il, les François s'établirent dans le plus mauvais endroit de l'île; à la vérité le pays était beau, la terre y était rouge et plus propre à faire des briques qu'à faire des habitations dont on pût tirer des vivres et des marchandises pour trafiquer avec les marchands d'Europe ».

Des concessions de terres furent données aux personnes qui étaient venues à leurs frais, et avaient emmené des engagés. Ces concessions s'obtenaient sous la condition d'obéir aux chefs, et de participer aux besoins et aux devoirs communs. Ce sont ces premiers « propriétaires » qu'on a désignés depuis sous le nom d'« Habitants ».

On commença à abattre les bois d'alentour, pour la construction des cases. On choisit les terres pour les plantations et les cultures, pour l'ensemencement des plantes nécessaires à l'alimentation générale. On s'occupa enfin des travaux si nombreux d'une installation qui doit durer toujours. Premiers pas de la vie civilisée, sur la terre nouvelle, avec tous

les espoirs et toutes les effusions d'une œuvre à ses prémices.

II

## Karukéra

De nombreux auteurs, s'occupant des Antilles et des phases de la colonisation, ont parlé de notre île et des Caraïbes qui l'habitaient. Ils ont été d'abord plus ou moins d'accord sur l'origine du nom que porte la Guadeloupe, ensuite sur le caractère, les mœurs, les habitudes de son peuple disparu. En reproduisant certaines parties de leurs relations anciennes et nouvelles, nous essaierons de renseigner nos lecteurs sur ces points de notre histoire locale.

L'île de Karukéra, ainsi nommée par les Caraïbes, (*Caloucéra*), fut désignée par Christophe Colomb, lors de sa découverte, le 4 novembre 1493, sous le nom de Guadeloupe. Certains ont en premier lieu prétendu, pour expliquer l'origine de cette appellation, qu'elle avait été donnée par le grand navigateur, en souvenir des montagnes d'une province espagnole.

(A Suivre.)



MANIOC.org

Réseau des bibliothèques  
Ville de Pointe-à-Pitre



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

## PREMIÈRE PARTIE

## II

Jules Verne, dans son livre *Histoire des Grands Voyages et des Grands Navigateurs*, écrit :

« Cette île que l'Amiral fit explorer en partie et dont on reconnut les principales rivières, fut baptisée du nom de Guadeloupe, à cause de sa ressemblance avec une province de l'Espagne, la *Andaluzie* ».

Il a été établi depuis que l'île de la Guadeloupe tire son nom non pas des montagnes, mais d'un Monastère dédié à Notre-Dame-de-Guadeloupe. Pour confirmer tout ce qui a été dit à ce sujet, nous nous permettrons d'apporter ici un renseignement aussi rare que précieux. Il s'agit d'un livre écrit par le fils même de Christophe Colomb, sur les voyages de son père, *Histoire de Colomb* par Don Hernán Colomb, traduit et imprimé en français, en 1684, chez Barbin, à Paris.

A propos de la découverte de la Guadeloupe, il y est dit, (chapitre 46, page 189) :

« Le lundi quatrième de novembre, on partit de Marie-Galante, et nous trouvâmes une île que l'Amiral nomma Sainte-Marie de la Guadeloupe, parce qu'il avait promis à des religieux d'Espagne de donner le nom de leur couvent à la première terre qu'il découvrirait ».

Ce document dont l'autorité s'impose, achève de fixer définitivement les opinions sur l'origine du nom donné à notre île.

Karukéra était une île volcanique, dressant ses montagnes couvertes d'arbres géants et verdoyants, dans les flots bleus. Avant que d'y arriver, on découvrait à trois lieues de dis-

tance le piton le plus élevé de ses monts, et l'on entendait le bruit de la chute de la plus forte de ses cascades. L'île possédait des oiseaux nombreux et divers, rouge-gorge, grosbecs, sucriers, frou-frous, merles, tourterelles, ramiers, crabiers, poules-d'eau, oies, des perroquets couverts de plumage vert, rouge, blanc et bleu, quantité de fruits excellents, et les navigateurs en remarquèrent et en désignèrent un surtout, « gros comme le melon, qui venait en pleine terre, d'une plante semblable au lys de l'Europe ».

## III

## Les Caraïbes

En ce qui concerne les Caraïbes, l'historien Pierre Martyr, contemporain de Colomb, dit, en parlant de la découverte de la Guadeloupe par ce dernier :

«... Quand ils furent arrivés auprès, ils reconnurent que c'était l'île des infâmes Cannibales ou Caraïbes, dont on avait seulement parlé pendant le dernier voyage... »

Le Révérend Père Raymond Breton, religieux des Frères Prêcheurs, un des premiers occupants de notre île, dans son *Dictionnaire Caraïbe Français*, publié à Auxerre, en 1665, racon-

te la légende suivante attribuée aux Caraïbes qui croyaient expliquer ainsi leurs origines :

« Les Caraïbes feignent que la lune (qu'il font passer pour un homme) vit autrefois une fille pendant son sommeil et l'engrossa, ce qui obligea sa mère à lui donner une personne pour veiller sur elle, qui le surprit, et le noia, pour le reconnaître, avec du *genipa*, qui sont ces tâches qui paraissent encore aujourd'hui dans cet astre. A ce qu'ils disent, l'enfant qui naquit de cette fille, fut nommé Hiâli, et ils croyaient que c'est lui qui jeta les premiers fondements de la nation caraïbe... »

Le Père Raymond nous montre les Caraïbes comme des êtres plutôt « étrangement mélancoliques songeurs, taciturnes ».

Le Révérend Père Carme de Rochefort, auteur d'un *Voyage aux Antilles*, paru en 1658, écrit sur leurs sentiments religieux :

« Ils admettent que la terre est la bonne mère qui leur donne toutes les bonnes choses de la vie, mais ils sont plongés dans une ignorance et une grossièreté si grandes qu'ils ne sont pas arrivés à la conception d'un créateur bienfaisant dont le pouvoir ait constamment une influence divine sur les choses dont

ils jouissent. Ils n'ont aucun nom pour exprimer la Divinité ».

Le Père de Rochefort, d'autre part, s'exprime ainsi sur les habitudes particulières aux insulaires : « Ils ont la propreté en si grande recommandation et ont si horreur des ordures, que si l'on en avait fait dans leurs jardins où sont plantés leurs maniocs et leurs patates, ils les abandonneraient aussitôt, et ne voudraient plus se servir des vivres qui y seraient. »

Le Révérend Père du Tertre, également de l'Ordre des FF. Prêcheurs, qui arriva à la Guadeloupe après le Révérend Père Raymond Breton, et écrivit une *Histoire Générale des Isles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Dominique et autres dans l'Amérique*, publiée à Paris en 1654, dit en ce qui concerne le caractère des Caraïbes :

« Il est à propos de faire voir que les Sauvages sont les plus contents, les plus sociables de toutes les nations du monde... »

(A Suivre.)

MANIOC  
012 42 42 42

ONZIÈME PARTIE

Le 15 Mars 1763, le capitaine de vaisseau de France, M. de La Motte, arriva à Pointe-à-Pitre, accompagné de M. de La Rivière, lieutenant de vaisseau, et de M. de La Roche, chirurgien de vaisseau. Ils furent reçus par le gouverneur, M. de La Roche, et par les officiers de la garnison. Le lendemain, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 16 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 17 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse.

Le 18 Mars 1763, le capitaine de vaisseau de France, M. de La Motte, arriva à Pointe-à-Pitre, accompagné de M. de La Rivière, lieutenant de vaisseau, et de M. de La Roche, chirurgien de vaisseau. Ils furent reçus par le gouverneur, M. de La Roche, et par les officiers de la garnison. Le lendemain, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 19 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 20 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse.

Le 21 Mars 1763, le capitaine de vaisseau de France, M. de La Motte, arriva à Pointe-à-Pitre, accompagné de M. de La Rivière, lieutenant de vaisseau, et de M. de La Roche, chirurgien de vaisseau. Ils furent reçus par le gouverneur, M. de La Roche, et par les officiers de la garnison. Le lendemain, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 22 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 23 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse.

Le 24 Mars 1763, le capitaine de vaisseau de France, M. de La Motte, arriva à Pointe-à-Pitre, accompagné de M. de La Rivière, lieutenant de vaisseau, et de M. de La Roche, chirurgien de vaisseau. Ils furent reçus par le gouverneur, M. de La Roche, et par les officiers de la garnison. Le lendemain, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 25 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 26 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse.

Le 27 Mars 1763, le capitaine de vaisseau de France, M. de La Motte, arriva à Pointe-à-Pitre, accompagné de M. de La Rivière, lieutenant de vaisseau, et de M. de La Roche, chirurgien de vaisseau. Ils furent reçus par le gouverneur, M. de La Roche, et par les officiers de la garnison. Le lendemain, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 28 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse. Le 29 Mars, le capitaine de La Motte se rendit à la messe, et fut reçu par le curé de la paroisse.

(A suivre)

## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORÚNO LARA

PREMIÈRE PARTIE

III

Le Père du Tertre ajoute cependant que les Caraïbes mangeaient sur place leurs ennemis tués dans un combat, et ensuite leurs prisonniers : « Ils mangent cette viande par rage et non par appétit, pour se venger et non pour se repaître, n'y pour le plaisir qu'ils trouvent à son goût... »

M. de Montél qui a écrit des Mémoires eu-

rieux sur les Caraïbes, dit en parlant de leur langue :

« Je prenois grand plaisir à les écouter lorsque j'étois parmi eux, et je ne pouvois assez admirer la grâce, la fluidité et la douceur de leur prononciation qu'ils accompagnent d'ordinaire d'un petit souris, qui a beaucoup d'agrément ».

Le Révérend Père Labat, auteur spirituel, brillant conteur, un des hommes les plus remarquables de la colonisation, arrivé à la Guadeloupe en février 1694, parle beaucoup de l'indépendance des Caraïbes et de leurs habitudes guerrières. Dans son *Nouveau Voyage aux Antilles*, publié à Paris en 1722, il écrit :

«... Nos Caraïbes ont toujours été des gens belliqueux, à leur manière, des gens fiers et indomptables, qui préfèrent la mort à la servitude... »

Le Père Labat déclare qu'aucune nation de la terre n'était aussi jalouse de son indépendance, et pour montrer la fierté de leurs sentiments, il dit : « Regarder un Caraïbe, c'est le battre, et le battre, c'est le tuer ou être tué par lui ».

Les versions anciennes trop souvent se contredisaient les unes les autres. Il faut croire

que les Caraïbes étaient des guerriers impitoyables pour leurs adversaires, et, que, sans doute, comme le dit le savant géographe français Elisée Reclus, dans sa *Nouvelle Géographie Universelle*, « ils étaient antropophages, par religion, pour accroître leur courage en mangeant le cœur de leur ennemis ». Ils combattaient les Arrouagues, autres Sauvages de la Côte-Ferme et des Grandes Antilles, qu'ils exécutaient abominablement, contre lesquels ils conservaient une haine héréditaire et implacable. Mais ils étaient simples et doux dans leurs familles, affables et hospitaliers envers les étrangers. Fiers et indépendants jusqu'à en être belliqueux, ils étaient surtout sincères dans leurs affections, et d'une fidélité à toutes épreuves.

Les auteurs nouveaux se plaisent à constater que les Caraïbes ont accueilli les Français avec bienveillance, et qu'ils sont restés serviables et dévoués, tant que ceux-ci ont été envers eux justes et pondérés.

M. Sydney Daney, auteur de l'*Histoire de la Martinique*, publiée en 1848, racontant les premiers jours de la colonisation, parle du caractère sociable et doux des Caraïbes qui

montrèrent tout d'abord de l'affection aux Européens.

M. A. Lacour, dans son *Histoire de la Guadeloupe*, parue en 1857, écrit :

« Les Caraïbes vivaient avec les Colons dans la plus parfaite intelligence. La raison du peu de succès des missionnaires dans leur conversion, dit du Tertre, est la fâcheuse impression que leur avait inspirée la vie des chrétiens, semée de cruautés et présentant des mœurs plus barbares que ceux des insulaires ».

M. Jules Ballet, dans l'un des premiers volumes de *La Guadeloupe, Renseignements sur l'Histoire, la Flore, la Faune, la Géologie, la Minéralogie, L'Agriculture, le Commerce, l'Industrie, la Législation et l'Administration*, tome premier, 1895, dit :

« Les Caraïbes accueillirent les Français avec la plus grande bienveillance. Au moyen de légères rétributions, ils consentirent à les aider à abattre les forêts, pour faire place à la construction des cases, à l'ensemencement des plantes destinées à l'alimentation publique, du tabac et du coton dont les produits devaient faire florir le commerce.

Ils donnèrent libéralement des plants de manioc, des graines de tabac, de coton et de pois de différentes espèces, des ignames, d'autres vivres ».

Enfin M. Vauchelel, dans une étude extraite d'une *Histoire de la Guadeloupe*, qu'il se proposait de publier, étude imprimée en 1907, sous le patronage du Ministère des Colonies, parle ainsi des insulaires de Karukéra :

« Le Caraïbe était d'ordinaire doux, triste, rêveur mélancolique. Quand il avait bu il devenait gai, enjoué. En général il causait peu. Il ne marchait jamais que par nécessité ; aussi ne comprenait-il pas l'activité européenne et nos allées et venues tout en causant. Il était confiant, aimant, honnête, hospitalier avec son semblable et même avec les Européens. Et si par la suite il nous fit la guerre (*Iaincoûa*), c'est parce qu'on abusa de lui sous tous les rapports ».

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

PREMIÈRE PARTIE

III

En définitive, les Caraïbes possédaient les meilleures qualités pour une civilisation bien entendue. Ils étaient confiants et sincères. Tout dans leurs mœurs dénotait l'harmonie et la simplicité. Vivant au jour le jour, sans regret comme sans espoir, ils agissaient sans arrière-pensée. Avec cela leur raisonnement était juste et leur esprit très subtil. C'était un

peuple jeune à qui on aurait pu faire beaucoup de bien et en retirer davantage.

IV

## Les Colonisateurs

Maintenant que nos lecteurs connaissent ceux dont la vie compose principalement notre histoire, ces explications données par nous lui étant indispensables, nous achèverons rapidement les épisodes des premiers jours de la colonisation, pour entreprendre notre récit

Européens et Caraïbes commencèrent par vivre en bonne intelligence. Ces derniers, d'ailleurs, rendirent plus faciles leurs fréquentations. Ils s'enhardirent chaque jour, et se rendant en plus grand nombre dans les camps, ils y emmenèrent leurs femmes et leurs enfants. Leurs concours étaient apportés à tous les travaux ; comme ils s'entendaient mieux à cette vie nouvelle, ce fut pour les Français d'un précieux avantage. Les insulaires montrèrent à leurs nouveaux amis à faire des canots de pèche, à confectionner des nasses, à varer et à tourner les tortues et les lamenteins,

Cependant, nouvellement arrivés dans un pays inconnu, les Français eurent bientôt à

souffrir de maladies causées par leurs imprudences. Ils s'exposaient trop impunément à l'action du soleil brûlant ; ou, ayant chaud, le corps ruisselant de sueur, ils buvaient de l'eau glaciale ; à compter aussi les vapeurs dangereuses exhalées de cette terre remuée pour la première fois. Fièvres de toutes sortes, pleurésies, coliques, etc, firent irruption parmi les colons.

Un mal encore plus terrible vint s'ajouter à ces douleurs. La disette commença à se faire sentir. Les vivres apportés s'étaient avariés. Il fallait un certain temps pour que la terreensemencée donnât des récoltes ; on diminua d'abord les rations, réduites à une livre de farine par jour. Cette portion même fut supprimée. Ce fut la famine. Une épidémie de fièvre jaune, — *maladie de Siam*, dit le Père Labat, — s'abattit sur la colonie.

Cette situation devait se faire encore plus malheureuse. Un secours qu'on attendait de France arriva. Le 16 Septembre 1635, un navire venant de France, commandé par le capitaine l'Abbé, jeta l'ancre dans la baie du Fort. Ce fut une explosion de joie indescriptible. Mais la déception fut cruelle. Le navire n'apportait que pour un mois de vivres ;

et il débarquait cent quarante nouveaux engagés, cent quarante bouches de plus ! La famine s'augmenta. Les Caraïbes apitoyés apportaient en vain tout ce qu'ils pouvaient de vivres. On mangea les chiens, les chats, les rats, etc..

Ceux qui souffraient le plus étaient les engagés salariés. Ils étaient obligés de travailler quand même. Ils se traînaient haves, décharnés, sans forces. On les poussait au travail à coups de baton et de hallebarde. Venu dans un pays ignoré où, leur disait-on, l'or allait être ramassé à pleines mains, ils supportaient eux surtout toute la souffrance et toute la cruauté de ces sortes d'expéditions lointaines, dont les trop beaux rêves sont flagellés par la plus misérable réalité.

L'Olive, cœur dur, mais d'autant inébranlable dans l'adversité, fit plusieurs voyages à Saint-Christophe, auprès de Denambuc, gouverneur de cette île, pour avoir des secours. Sa première pensée avait été d'attaquer les Caraïbes, pour leur enlever leurs plantations et leurs cultures, et s'emparer des parties meilleures de l'île qu'ils détenaient. Du Plessis s'était opposé avec énergie à ce projet coupable. Ce gentilhomme au cœur bon et compa-

issant, souffrait beaucoup des malheurs qui s'abattaient sur la colonie, et la maladie de sa femme, atteinte de la fièvre, augmentait encore son affection.

On redoubla d'effort pour hâter les récoltes. « C'était pitié, dit le Père Raymond, que de voir se trinbasler ainsi des chrétiens ». Incapacité, insuffisance des Chefs, ou revers impitoyables du Destin qui entraînaient les pires maux ? Terre heureuse, île idéale, verte Karukéra, sur ton sol vierge, avec la civilisation implantée, commençaient à souffrir les labeurs humains... L'adversité est mauvaise conseillère. Des injustices à l'égard des indigènes devaient être forcément commises, et la guerre, une guerre cruelle, entre civilisés et sauvages, entre Français et Caraïbes, n'allait-elle pas fatalement s'ensuivre ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

DEUXIÈME PARTIE

V

Massoulna

Sur les vagues irritées, battues par un vent furieux, près de la pointe du Vieux-Fort, une barque au milieu des récifs est en péril. Les lames sans délai se précipitent sur le frêle esquif qui dérive malgré les efforts des navigateurs. En vain la voile a été amenée à mi-mât,

le vent encore s'y engouffre ; et sur des écueils inconnus, l'embarcation poussée irrésistiblement va se briser, entraînant les quatre hommes qui s'y trouvent.

Ce n'est pas un temps d'orage. Le ciel est pur et calme. Mais dans ces parages les vents les plus contraires se donnent assaut ; et comme au moutonnement des vagues déchirées et éparpillant dans l'air leurs écumes, se trahissent d'innombrables récifs, bien imprudents sont les marins qui s'aventurent, sans connaître le danger, sur cette mer traîtresse.

Debout sur la pointe de la falaise qui surplombe la mer, un groupe de Caraïbes s'intéressent aux évolutions de la barque. Ils s'étonnent de l'insuffisance des manœuvres, et, par leurs cris et leurs gestes, avertissent les marins du péril. Mais soit qu'on ne les comprend pas ou qu'on ne peut mettre en pratique leurs conseils, la direction du canot reste toujours inconséquente, et le danger est le

même. Brusquement une nouvelle saute du vent déconcerte davantage les conducteurs maladroits ; une lame plus furieuse prend le canot de travers ; dans un cri terrible, poussé en même temps, la barque, heurtant violemment une des pointes du récif, s'entrouvre et

coule au sein d'un tourbillon, tandis que sur la falaise, les Sauvages dévalent par la descente, vers la grève.

La vague, sans pitié, en des bonds renouvelés, a dispersé et recouvert les malheureux naufragés. Mais les Caraïbes se sont précipités dans les flots ; ils se jouent des fureurs de la lame ; à grandes brassées ils atteignent le lieu du sinistre. Ils plongent, ramènent à la surface les Européens, et les portent jusqu'au rivage où des soins experts les attendent. Les moribonds sont frottés énergiquement avec des feuilles de *corossolier*, et on leur fait boire du *ouïcou*, boisson caraïbe, très fort. Cependant ils ne sont que trois, le quatrième, un jeune homme pâle, avec de longs cheveux châtains, est enfin ramené. Et les cris de joie des sauvages redoublent ; car c'est une femme, une caraïbesse, qui a opéré ce beau sauvetage plus prolongé et plus difficile que les autres.

Lorsque les naufragés reviennent tout à fait à eux, ils s'étonnent de l'endroit où ils se trouvent et des soins qui leur sont donnés. Ils ne savent comment remercier leurs sauveurs, et leur pressent les mains avec effusion. Mais le plus âgé de la bande, un vieux

Caraïbe, les cheveux relevés par derrière au moyen d'une tresse, la coiffure décorée de plumes, (*coûama*), ce qui le désigne comme étant le chef, par trois fois a levé son doigt vers le ciel ; les Européens avec joie comprennent que ces Sauvages ont connu leur religion.

Kirto, ainsi que s'appelle le vieux chef, prend chacun des siens par la main, et selon les coutumes caraïbes, il accomplit les présentations. Ils les mène cérémonieusement aux Français, (*Banarés*), les désignent par leurs noms, et chacun dit : « Bonjour », (*Mabouïca*). Les Européens à leur tour se nomment. C'est ainsi que nous savons que les quatre naufragés s'appellent : Charles de Kéroual, Pierre des Baillifs, gentilhommes volontaires de l'Olive, Boyvinct et Raynal, engagés salariés. Et leurs sauveurs : Carina, jeune chef caraïbe, descendant des Caciques du haut Orénoque, Verlas, Campo, Cabra, ses compagnons, la vieille Nélampmé, femme (*niani*) de Kirto, et Massoulna, nièce du vieux chef, l'étoile (*ouïllocouma*) du Carbet, qui a sauvé Charles de Kéroual, — épouse future de Carina, le jeune chef orénoque, qui l'adore et en est aimé.

Tout les acteurs de cette scène sont heureux

de se reconnaître. Les Français devisagent les Caraïbes, et malgré qu'ils en aient fréquentés déjà, ils admirent leur air martial. Tout dans leurs gestes dénote en même temps que la bonté, la fierté des sentiments et la dignité. Les hommes sont barriolés, et portent des bracelets, (*énega*), en toile de coton, avec des colliers en grains de couleurs (*icachourou*), et en coquillages ; ils sont vêtus d'un large tablier, de coton (*niouaïcouli*) formant ceinture, et un manteau de même étoffe jeté sur les épaules. Ils sont armés de *boutou*, massue caraïbe, d'arc (*ouallaba*), et de flèches (*bipe*). Les femmes sont vêtues d'un camisa de coton (*camicha*), bordé d'une frange de grains de différentes couleurs ; leur cou est orné de plusieurs tours de collier (*takéitoni*), leurs oreilles d'anneaux (*aricaéla*), leurs poignets de bracelets (*arrénari*), et leurs chevilles d'une espèce de brodequin en coton (*echèpoutou*).

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

## ORUNO LARA

## DEUXIÈME PARTIE

V

Massoulna, comme une amazone, porte l'arc et les flèches. Sa taille est svelte, son port gracieux, tout en sa personne plaît et charme : elle a de grands yeux d'un noir changeant, (couleur *çajé*), la figure d'un ovale pur, et de longs cheveux d'ébène, décorant admirablement sa peau brune, (nuance de *sapottle*), rotombent sur ses épaules, formant

deux nattes égales, séparées du milieu du front à la nuque, avec un cercle en grains de couleurs.

Cependant Kirto, avec forces démonstrations, a demandé aux Européens à le suivre jusqu'à son Carbet (*tâboui*). Ceux-ci acceptent l'invitation. Le jour s'est fort avancé. Déjà, tout là-bas, par delà les horizons enflammés, le soleil descend dans un lit de pourpre et d'or ; des frissons du vent s'étendent, faisant miroiter les flots ondulants ; le crépuscule tombe vite sous les cieus tropicaux ; la voûte bleue s'est durcie en une teinte grise : tout à l'heure la nuit se fera.

Sur un dernier geste du vieux chef, tous à la file indienne remontent la fa aisé, et bientôt s'enfoncent sous bois ; au fur et à mesure qu'ils s'éloignent, s'éteignent derrière eux, les dernières clameurs des flots roulant sur les grèves.

## VI

## Au Carbet Caraïbe

Le village caraïbe (*Auté*), au sein de la montagne, est formé du Carbet, maison principale, et d'une vingtaine de cases tout autour. Le Carbet est une vaste construction de vingt à vingt-cinq mètres de longueur, dressée sur

des fourches plantées en terre, avec des chevrons ajustés au faite, reposant sur des pièces de bois (*boulénum*) liés par des lianes, le tout couvert de lataniers ou de roseaux. Les cases ou ajoupas, (*aïoupa*), consistent en quatre poteaux fichés en terre, entourés et recouverts de feuilles. Cet assemblage de maisons présente une certaine symétrie.

Les Européens sont conduits dans le Carbet, et leur surprise n'est pas peu grande d'y trouver un des ecclésiastiques de l'expédition, le Révérend Père Griphon, discourant paisiblement au sein d'une assez nombreuse assemblée. Les Caraïbes s'écartent avec respect, et le missionnaire vient au devant de ses compatriotes. Il est heureux de leur étonnement, et c'est d'un geste paternel qu'il désigne les Sauvages, en disant : « Ce sont aussi mes enfants ! » Et les Français comprennent davantage les attentions dont ils sont l'objet. Certaines améliorations dans les habitudes des indigènes sont d'ailleurs remarquables. De la fréquentation du bon religieux s'explique la plus grande affinité de ces Sauvages qui déjà possédaient la vertu de l'hospitalité dans sa plus naïve grandeur.

Kirto n'abandonne pas ses hôtes. Il les fait

s'asseoir dans des hamass, où se placent également les principaux membres de l'assistance, les autres se partagent les sièges. Des torches sont plantées dans les coins de la vaste pièce. Les femmes apportent de petites tables rondes (*matoutou*) chargées de cassave, de viandes, de poissons, du *maby* et du *ouïcou*. Près du chef est placé le Père Griphon. Le vieux missionnaire a voulu que Carina et Massoulna s'asseillent à la même table. « Bientôt, vous serez unis, mes enfants, a-t-il dit, et les premiers parmi les vôtres, vous serez unis chrétiennement : asseyez-vous tous deux ensemble ». Et le chef Kirto a acquiescé à ce désir. Les Européens se plaisent à admirer l'ordre et l'entente parfaites qui règnent parmi les convives.

Le repas bientôt tire à sa fin. Au dehors un beau clair de lune inonde la clairière. Des membres de la peuplade s'y rassemblent. La lune (*Nonum*) anime et embellit ces lieux paisibles. Et un tam-tam sonore résonne brusquement. Pour mieux fêter leurs convives, les Sauvages frappent à tour de bras sur des tambourins (*caïaouïao*), faits avec des arbres creux (*buchus*). Des femmes, des enfants se prêtent à des danses monotones. Les danses caraïbes

(*abinacant*) sont le plus souvent silencieuses. Cependant, parfois, des chants excitent les danseurs. Les hôtes du carbet, par leur présence, font honneur à ces amusements. Boyvingt et Raynal, entraînés d'ailleurs par l'*ouïcou* et le *maby*, ne peuvent se retenir de montrer aux indigènes assemblés leurs talents chorégraphiques. Et ils émerveillent même leurs amis par leurs contorsions risibles et désordonnées.

Le Père Griphon, voyant l'heure qui s'avance, donne le signal du départ. Kirto désigne deux Caraïbes pour reconduire les Européens. Ceux-ci quittent à regret leurs nouveaux amis. Charles en baisant la joue brune de Massoulna, a senti son cœur se fondre. D'un geste paternel, le Père Griphon bénit l'assistance respectueuse et empressée sur son passage ; il presse les mains du vieux Kirto, et fait un geste amical à Carina et à Massoulna. Chacun lui dit : « Adieu ! », (*Huïchan*). Les guides donnent le signal du départ (*ouloutabou*). Les voyageurs descendent par les bois, et bientôt foulent la trace imperceptible, perdue dans les herbes drues, laissant derrière eux le Carbet,

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

DEUXIÈME PARTIE

VI

Par instant, dans des éclaircies d'arbres, le vaste horizon se découvre. Les rivages lointains s'étendent, avec la bordure bleue de la mer autour des sables blancs. La lune, comme une lampe d'argent, s'épanche et joue sur les flots dont les crêtes roulent miroitantes. Les paillettes des étoiles plongent dans les eaux qui semblent plus douces, plus calines, comme

un manteau ondu ant de pierreries. Et le ciel immobile, dôme immense de saphir, repose dans la majesté de son calme et l'infini de sa beauté.

Silencieusement, ils descendent vers le Fort dont ils vont atteindre les limites. La nature autour d'eux est encore plus exubérante, endormie. Les feuillages humectés par la rosée du soir, dégagent des arômes étranges. L'air tiède est plein de vagues senteurs. Et c'est comme une somnolence qui s'étend, exhalée d'un soir ardent, où les végétations, le jour, luttent de croissance et de beauté, et, la nuit, expriment leurs parfums.

Les Français sont arrivés au pied du Fort ; ils remercient leurs guides qui s'en retournent, et eux s'avancent à grands pas entre les plantations et les cultures encloses entre des barrières de bambous.

Ils pénètrent dans l'enceinte, et sont accueillis dans la salle commune par des cris de joie. L'absence des quatre jeunes gens partis en canot le matin inquiétait déjà. Ils ne devaient pas le voisinage du Carbet caraïbe. Le Père Griphon leur en a recommandé le silence. Le Gouverneur de l'Olive qui était à Saint-Christophe, est arrivé dans la soirée.

Nos amis sont revenus trop tard pour le voir, et ils s'intéressent aux nouvelles qu'on leur donne.

L'assemblée enfin se sépare. Peu à peu s'éteignent les derniers bruits. Bientôt, dans la paix de la nuit, tout s'endort dans l'enceinte fortifiée. Mais la sentinelle, dans sa guérite, avec son mousquet aux pieds, n'est pas la seule à veiller : un pâle jeune homme, regardant rêveusement la mer, à la fenêtre du corps de garde, malgré les fatigues et les émotions de la journée, fuit le repos. Son âme est agitée, et les gémissements troublés de la mer, et les chants confus de la brise, ne sont rien auprès des soupirs prolongés de son cœur...

## VII

## Charles de Kéroual

Au dessus des montagnes de l'Est, le soleil a paru, étincellant d'or pâle dans les brumes du matin. La rose aurore chemine sur la croupe des monts vers la plaine, et ses doigts vermeils font s'épanouir les fleurs. La brise court joyeusement sur l'arène. Dans les bocages d'à entour, des chants d'oiseaux remplissent l'air d'un concert mélodieux.

Sur la grève où viennent mourir les va-

gues, Charles de Kéroual, pensif, se promène. Le jeune homme regarde les falaises de la Pointe-Allègre où des rayons dorés se jouent. C'est par delà ces falaises, au long de la côte, là-bas, que le drame de la veille s'est déroulé. Sa pensée se reporte à ce sauvetage providentiel : lui Charles, se noyant, arraché de la mort par une femme, une jeune Caraïbe... Et son cœur défaille en songeant à cette amazone, à cette sauvagesse dont la beauté inconnue a remué tous les fibres de son être.

Sauton Charles de Kéroual était un cadet de Bretagne, entraîné par l'Olive vers les terres nouvelles, avec la promesse d'avoir bientôt les richesses qu'il n'avait point trouvées dans sa famille. Son père, le sire de Kéroual, écuyer, avait été tué en 1617, parmi les partisans de Concini. Les biens de tous les serviteurs de ce favori déchu avaient été confisqués aussitôt l'avènement au pouvoir d'Albert de Luynes. L'ainé des Kéroual guerroyait contre les protestants dans le midi de la France. Charles, cadet de famille, condamné à l'obscurité et à la misère, s'était embarqué avec l'expédition commandée par de l'Olive, pour les îles d'Amérique.

Amérique, pays magique, terre heureuse,

Eldorado des rêveurs et des pauvres hères, continent à la conquête duquel partaient toutes les convoitises, gentilhommes décaqués, nobles sans ressources, roturiers ambitieux, jeunes enthousiasmes et hautaines décisions ! Le génie de Colomb avait fait jaillir des flots ces immenses contrées verdoyantes et ensoleillées. Un peuple nouveau, simple, affable, ignorant des trésors qu'il possédait, avait été découvert. Ferdinand et Isabelle d'Espagne en avaient accepté joyeusement la miraculeuse offrande, et cette nouvelle gloire s'était ajoutée à leur diadème. Maintenant des flottes voguaient dans ces mers lointaines, au delà desquelles les marins, avec des yeux ardents, cherchaient les bienheureuses îles. Et les caravelles, les brigantines, les nefes, les fibots de leurs Majestés Catholiques, s'en revenaient, voguant audacieusement, jusqu'au ras des flots surchargés de richesses et de dépouilles.



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

DEUXIÈME PARTIE

VII

Il y a toujours, dit-on, loin de la coupe aux lèvres. Au fort de ces expéditions s'exprima bien vite cette maxime. Ceux qui se rendaient maintenant aux « Isles » n'espéraient pas découvrir de ces fortunes fabuleuses, genre Aladin, dont on avait d'abord trouvé le secret dans la grande Amérique : ces fortunes s'obtenaient à présent à grand renfort de coups d'épée et

de mousquet, disputées qu'elles étaient avec un égoïsme féroce par tous les avides conquérants. Mais les plus modestes colonisateurs escomptaient encore une richesse facile, au moyen d'un commerce inconnu des Sauvages, en tirant simplement partie des ressources et des produits de la terre merveilleuse. Ce but encore que raisonnable, ne fut pas constamment atteint. Et, comme toujours, les plus sincères et les plus loyaux furent les plus malheureux. De Kéroual en allait faire à triste expérience. Et voilà que les tortures enflammées de l'amour venaient pour augmenter ses déboires.

Charles, pensif, se promène sur la grève, aux premiers feux du matin. Des marins, dans l'anse du Fort, poussent un radeau (*pripri*), pour aller lever les *nasses*. Et le jeune homme, préoccupé, n'a pas vu le Révérend Père Griphon qui descend vers lui, frappé par la tristesse de son attitude.

VIII

## Le Révérend Père Griphon

Amicalement, le vénérable missionnaire interroge Charles, en abordant, sur les causes de sa tristesse. Il s'inquiète de sa santé,

et il lui parle de son aventure de la veille, de leur rencontre au Carbet caraïbe. Il lui dit comment il a découvert dans la montagne cette peuplade sauvage dont les mœurs ingénues sont meilleure que celles des civilisés. Il lui parle du vieux Kirto, le chef, (*oubou tou*), le père (*babà*), respecté et obéi ; de Mélampmé, cette sauvagesse qu'il n'a pu convertir encore, la mère (*ibache*), méfiante et cachée, mais bonne et serviable quand même ; de Carina, jeune descendant des plus grands chefs de l'Orénoque, qui doit succéder à Kirto ; et de Massoulna, la nièce (*nibache*), si naïve, et confiante, et affectueuse, et belle, aimée de Carina qu'elle aime également.

C'est un poison délicieux qui coule dans l'âme de Charles, aux éloges enthousiastes faits de Massoulna. Le Père Griphon, d'ailleurs, est prolix sur un sujet si discrètement conservé, et que sa langue brûle de dévoiler. C'est ainsi qu'il apprend à Charles que Massoulna, comme beaucoup de ses compagnes, experte au maniement de l'arc et des flèches, chasse constamment autour du carbet ; avant le jour, elle est déjà dans les bois. Le bon religieux explique les sentiers de la montagne, l'emplacement du village, les habitudes des

indigènes. Tout ce qui touche à ses amis les Caraïbes fait l'objet d'une narration inépuisable, et sans doute il se félicite d'avoir un auditeur aussi attentif.

Charles est bien plus malheureux, car il aime Massoulna davantage, et ne voit comment il pourra la posséder jamais. Il a toujours regardé les Caraïbes comme des êtres inférieurs, auxquels on ne pouvait accorder aucune amitié. Mais il a constamment admis qu'ils devaient être traités avec douceur et bienveillance. Il sent à présent que cette instruction chrétienne donnée à ces insulaires par le Père Griphon va élever leur caractère moral, et que son désir de possession de la belle Caraïbe devient plus impossible. Son cœur blessé se fait injuste. Et voilà qu'il reproche au Révérend Père d'enfreindre les prescriptions de l'Olive qui défend d'instruire les Sauvages.

Le Père Griphon surpris de ce reproche fait en un tel moment, essaie d'abord de se disculper de toute intention contraire aux ordres du Gouverneur. Mais connaissant parfaitement les mauvaises passions et les tendances libidineuses de ses compagnons, et pensant aussitôt à certains mots échappés à une femme au cours de leur conversation,

il devine ses sentiments, et son âme se remplit d'indignation. Il comprend cependant qu'il a commis une faute irréparable, en instruisant Charles avec tant de bonne foi, et il ne veut pas l'aggraver par de vives récriminations qui seraient inutiles. Il se retient donc, mais refoulant les reproches, il ne peut se retenir d'exprimer sa douleur :

— « Quoi ! mon fils, s'écrie-t-il, vous aimez et vous désirez Massoulna !... Et déjà votre cœur se fait injuste dans l'opprobre de cet amour ! Ce n'est pas qu'elle ne soit digne d'un attachement comme le vôtre ; sa vertu et ses qualités l'honorent souverainement. Mais cette jeune enfant doit vous être sacrée ; elle est promise à un de ses amis d'enfance, un de vos sauveurs. Leur tribu approuve et désire cette union. Ces deux enfants s'aiment. Moi-même j'ai béni leur amour. Allez-vous, ô mon ami ! oublier que cette enfant vous a sauvé la vie, et penser à sa perte ? Kéroual, puisse cette passion inconséquente disparaître de votre cœur aussi vite qu'elle a commencé ! »

(A Suiyre.)

ront bientôt contracter engagement et être incorporés dans la marine de guerre.

Voilà donc deux jeunes hommes qui, au prix de difficultés qui pouvaient être graves sans la bienveillance du capitaine du navire, auront réalisé leur rêve le plus cher : servir la France. Ils sont dignes de tous leurs ancêtres, qui se distinguèrent dans la carrière des armes. Ils sont dignes des vaillants créoles qui se sont couverts de gloire à la Dominique, à Saint-Christophe, à Nièves, à Montretout ou qui s'illustrèrent sous la conduite des Dupleix, des Surcouf, des Bussy, des Decaen...

On pourrait s'arrêter à ce simple commentaire qui est déjà suffisamment élogieux. Mais il y a dans cette résolution des jeunes Antillais un sentiment très élevé du dévouement envers la France — sentiment qui reflète fidèlement l'âme collective créole — qu'il me

Cet empressement des populations coloniales à s'associer d'un cœur fraternel à l'effort national qui doit assurer à notre pays la suprématie de l'air est — exprimé collectivement — le même sentiment patriotique qui a poussé les deux jeunes Antillais à s'embarquer frauduleusement afin de pouvoir servir la France.

Ces sentiments n'ont d'ailleurs jamais cessé de se manifester dans toutes nos colonies. C'est ainsi qu'à la Réunion, depuis la suppression du service militaire, les crédits destinés au transport des engagés volontaires à Madagascar sont épuisés dès le premier mois de l'année, tellement les candidats se présentent en grand nombre. Et cependant Madagascar est la colonie qui a le plus sérieusement éprouvé nos compatriotes réunionnais ; ils ont toujours été appelés à y servir dans les plus mauvais postes et dans

son fondateur a péri dans la catastrophe du *Titanic* et son premier soin, tout naturellement, a été de *causer* avec un de ses amis intimes dont la jeune femme est médium. La communication fut établie à Rothésay, au cours d'une séance de magnétisme.

« M. Stead » parla alors des tortures morales des malheureux naufragés, de la matérialité des richesses et des biens d'ici-bas, et « coupa » la communication après avoir dit que les musiciens du *Titanic* avaient joué *Plus de toi, mon Dieu !* sur sa demande.

Pourquoi « M. Stead » s'est-il arrêté dans ces confidences au seuil de l'au-delà ? N'est-il pas mieux qualifié que tout autre pour nous y servir de guide, et satisfaire la curiosité que nous en avons et qu'il éprouva lui à un si haut degré durant sa vie ?

Il a gardé le même mutisme sur ce sujet dans une nouvelle conversation qu'il eut le 4 juin dernier avec Mme de Meissner, fille de l'amiral Radford.

Mme de Meissner qui est un médium de grande valeur a été en communication avec le major Butt, M. Stead, Mrs J. Strauss, tous trois victimes de la catastrophe du *Titanic*.

Elle raconte que c'est peu de temps après le naufrage que le major Butt lui

montrant les annonces couvrant une superficie supérieure à 20 mètres carrés, l'impôt annuel serait de 400 francs.

Ce dernier serait doublé ou triplé selon que deux ou trois annonces se trouveraient sur le même tableau. Il serait même quadruplé en cas où il y aurait quatre annonces.

Ainsi une annonce couvrant une superficie de 12 mètres de long par 2 de large coûterait la somme énorme de 38 400 francs.

Le propriétaire des terrains serait solidairement responsable pour l'amende qui serait infligée en cas de non paiement de l'impôt et cette amende serait fixée au montant de l'impôt annuel sans pouvoir être moins de 500 francs.

D'après une clause ingénieuse les propriétaires paieront un impôt foncier supplémentaire, calculé en raison de la somme reçue pour les annonces.

Les parties intéressées se préparent à combattre ce projet de loi par tous les moyens.

Nos lecteurs qui voyagent trouveront le « Nouvelliste » en vente à Cayenne (Guyane Française) à la pharmacie Bacqué, 25, rue de la Liberté, et à Port-au-Prince (République d'Haïti), à l'Imprimerie de l'Abeille, 43, rue Roux.

et de vie. Nos grandes capitales s'endorment avec la civilisation sous les glaces éternelles. A différentes reprises, peut-être, les peuplades équatoriales organiseront des expéditions arctiques pour reconnaître la place de l'antique Europe et sonder les couches épaisses de neige sur les emplacements de Paris, Berlin, Vienne et Rome. Un amas de ferrailles, dernier vestiges de la Tour Eiffel attestera aux aéroplanes venus du Sud que la grande cité dort là sous manteau de glace. Puis à leur tour, les régions intertropicales sentiront le froid les envahir et l'agonie des dernières tribus de nos descendants commencera. Notre globe roulera alors, stérile, dans l'espace comme la Lune à l'heure actuelle. Car le gentil croissant d'argent que nous voyons tous les soirs au firmament, après une exubérante vie ancestrale, n'est plus qu'une masse aride et silencieuse.

La fin du monde due à la rencontre d'un autre corps céleste qui détruirait la Terre est peu probable. Les lois de la nature sont si rigoureuses qu'il n'y a pas une chance sur mille pour qu'un pareil choc se réalise dans des proportions suffisantes pour détruire le genre humain. Inutile d'insister sur les bolides ou autres corps célestes qui vien-

## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

DEUXIÈME PARTIE

VIII

Et le Père Griphon, tout ému, voyant s'avancer vers eux un groupe de travailleurs, entraîne Charles vers le Fort.

On sonne à la corvée. Les engagés salariés qui sont attachés aux plantations, leurs outils sur l'épaule, sortent de l'enceinte par groupes sous les ordres des chefs d'équipes. Ceux-ci, armés de hallebardes, les font s'aligner, et les

dirigent vers les lisières dans les champs. Les autres se répandent partout, s'occupant des différents travaux, sous l'œil des surveillants. La cloche de la petite chapelle en même temps résonne pour les offices du matin. Le Révérend abandonne son compagnon, et se dirige vers l'édifice religieux dont la svelte toiture, rouge et pointue, surmontée d'une croix, se dresse et brille dans l'or du soleil.

IX

**Jean du Plessis sieur d'Ossonville**

Charles, à la poterne, est rencontré par Boyvingt qui lui dit que le Gouverneur l'a déjà demandé. Il se hâte vers le cabinet du Chef, placé dans une des ailes du corps de logis. S'y rendant, il est arrêté par du Plessis qui vient de quitter l'Olive. Le noble gentilhomme, appelé au matin en entrevue avec son collègue du Fort, semble être douloureusement frappé par les communications qui lui ont été faites, et son visage exprime une grande tristesse.

L'Olive, revenu la veille de Saint-Christophe, avait désiré s'entretenir avec son collègue. Il apportait quelques secours accordés à

la colonie malheureuse. Mais le but de son voyage ne s'était point arrêté à cela. Il avait été à Saint-Christophe exprès pour communi-quer à Denambuc son projet de combattre les Caraïbes. Cette résolution avait été désapprouvée. Ici également, du Plessis ne la partageait pas. Mais l'Olive avait pris le parti d'agir, sans plus s'occuper d'autres opinions, sans écouter davantage les conseils d'une politique qu'il jugeait plus personnelle que générale.

C'est cette décision définitive, formulée à du Plessis, qui avait si fortement émotionné ce-lui-ci. Ce gentilhomme était convaincu qu'une guerre avec les Caraïbes d-vait entraîner les maux les plus désastreux. Dans l'état où se trouvait la colonie, ce serait, croyait-il, le pire de son sort. Et c'était la ruine de toutes les espérances.

Du Plessis avait mis dans les préparatifs de l'expédition, non seulement toute sa fortune personnelle, mais encore celle de sa femme. Très religieux, il se croyait en outre le de-voir d'apporter aux Sauvages les bienfaits de la religion catholique, ordonnant l'amour et la paix, au lieu d'injustes rigueurs. Après avoir combattu une fois encore la cruelle résolution de l'Olive, le trouvant cette fois inébranlable,

il avait rompu avec lui, et sa douleur était extrême en présence d'une telle situation.

Il raconta à Charles l'entretien qu'il venait d'avoir. Le sachant des fidèles de l'Olive, il lui demanda de combattre également et avec la même instance ce projet funeste. A ce propos, comme on le sait, les sentiments du jeune homme s'étaient quelque peu modifiés. C'est donc assez évasivement qu'il promit son concours. Du Plessis comprenant de plus en plus qu'il défendait une cause qui, pour être juste, était perdue à l'avance, se retira dans une morte affliction.

Charles entra aussitôt dans le cabinet de l'Olive, à la porte duquel un hallebardier montait la garde.

X

**Charles Lyénard sieur de l'Olive**

L'Olive se promenait dans la pièce. Il était, dit le Père du Tertre, de très belle taille, l'at-titude hautaine, et la démarche noble. Tout en lui décelait l'autorité ; sa physionomie ce-pendant avait quelque chose de cruel, et il était plutôt brusque et violent ; mais on s'at-tachait à lui, dit M. Jules Ballet, « pour son fer-me courage et sa hauteur de vues ». Il était

d'ailleurs ouvert et expansif avec ses amis, bienveillant envers ses subordonnés, et se montrait parfois très généreux.

Il reçut de Kéroual avec affabilité ; se fit raconter par lui son aventure de la veille, et avec intérêt réclama des détails. Il sut dévoiler les moindres secrets du drame, obligeant Charles à lui faire des confidences, et ne blâma point sa passion pour la belle Caraïbe. Cette condescendance amena notre amoureux, ir-résolu entre toutes les inclinaisons de son âme, après les paroles du Père Griphon, cel-les de du Plessis, et les sentiments mêmes de l'Olive qu'il connaissait, ne sachant comment arriver à ses fins, et ne désirant que provo-quer une explication dont il pourrait profi-ter, à parler d'alliances possibles entre Français et Caraïbes. Ce qui, semble-t-il, ne pourrait que cimenter davantage l'amitié des Colons et des Indigènes.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

DEUXIÈME PARTIE

X

Comme il s'attendait, à ces paroles, l'Olive changea aussitôt d'attitude, et montra le plus grand dédain.

— « Monsieur de Kéroual, dit-il, avec des motifs peut-être différents, vous arrivez au même but que mon collègue le sieur d'Ossonville. C'est-à-dire à une explication catégorique de ma part. Lui, parle au nom de princi-

pes religieux et humanitaires ; vous, sans doute vos sentiments amoureux et bienveillants : ces motifs sont très estimables, mais ne sauraient longtemps prévaloir. Ni l'un ni l'autre, en effet, vous ne tenez compte de la situation qui nous est faite, et n'avez une idée exacte de notre œuvre.

« Lorsque le 14 février dernier, la Compagnie des Isles d'Amérique me délivra la Commission de commandement de son expédition, j'avais déjà une connaissance parfaite de ces îles. Je n'avais voulu rien tenter au hasard. Mon ami d'Orange voyageant sur un de mes flibots, avait reçu la mission de visiter la Guadeloupe, la Dominique et la Martinique, et d'en faire une étude exacte. Je ne pris une résolution qu'après avoir connu le résultat de cette mission. Et bien ! le rapport de Guillaume d'Orange et ses études de colonisation sont absolument conformes à mes idées d'aujourd'hui.

« En me décidant pour l'île de la Guadeloupe, je savais ne pouvoir vivre en paix avec les Caraïbes. D'Orange a jugé les indigènes de ces îles à leur valeur. Ces insulaires sont fiers, tenaces, indépendants, impropres à tout labeur et à toute servitude. Vous-même qui les

avez connus depuis votre séjour ici, me direz-vous que nous pouvons compter sur eux pour les durs travaux de toutes sortes que nous envisageons ? Certes, les terres nouvelles d'Amérique ont une richesse de production qui ne se rencontre nulle part ailleurs ; la nature y est merveilleuse, la végétation surprenante, tout s'y prête aux désirs de l'homme. Mais faut-il que l'homme s'y mette, et le labeur, pour être plus fécond, y est plus meurtrier que chez nous. Nos malheureux salariés ont déjà senti tout le mal d'un climat brûlant auquel ils ne sont pas habitués. Ils souffrent des intempéries de l'air, du soleil, des saisons, de tout ce que nous ne connaissons pas. Ils se traînent aux champs douloureusement, poussés à force de sévérités. Que sont pour nous les Caraïbes ? Quel parti en pouvons-nous tirer ? Nous n'avons pas besoin d'amis, nous avons besoin de serviteurs. Il nous faut des travailleurs, des sujets, des esclaves, non des alliés. Les Caraïbes, avec leur mollesse et leur fierté, ne sont pas les auxiliaires qu'il nous faut.

« Ces peuplades sont faits pour la liberté, pour l'oisiveté. Ils ne supporteront jamais la contrainte du travail. Le sire Denambuc ne

l'a-t-il reconnu lui-même, quand, il y a huit ans, dès 1627, il s'entendit avec Wernard, pour avoir des esclaves ? La Compagnie du Sénégal, depuis 1626, a introduit dans ses possessions des noirs tirés de l'Afrique. Et la Compagnie des Indes Occidentales vient d'obtenir le même privilège. La Compagnie des Isles d'Amérique, à mon avis, doit sans tarder utiliser ce moyen. Mais que ferons-nous des Caraïbes ? Les laisserons-nous en possession des terres les meilleures qu'ils possèdent ? Nos esclaves noirs travailleront-ils à côté de ces insulaires, sauvages comme eux, indépendants et oisifs ? Non, de Kéroual, il faut en finir. Mon opinion est faite : les colonies d'Amérique ne connaîtront la prosterité que par la disparition des indigènes caraïbes et par la traite des esclaves noirs.

« La guerre présente est donc indispensable à la paix et à la prospérité futures. Je chasserai avant longtemps les Caraïbes de l'île. J'ai dit à M. d'Ossonville ce que je pense de ses théories religieuses et humanitaires ; à vous, ô tendre amoureux, dont je lis la pensée dans les yeux, — ajoute-t-il, sa posant en souriant sa main sur l'épaule du jeune homme, — je dis : Si une belle insulaire vous plaît, pré-

nez-là comme une esclave, comme un otage, et, selon la résolution du moment, confiez-vous en, plutôt qu'à toute autre chose, à l'épée que vous portez au côté ».

Charles se retire. Le jeune homme s'en va confier à des Baillifs les propos du Chef. Les deux amis trouvent le raisonnement péremptoire. De Kéroual s'ouvrant complètement, parle de sa passion pour la belle Massoulna. Il trouve en son ami un confident aussi zélé pour combler ses désirs que pour opprimer les Caraïbes. De concert, ils décident qu'il faut enlever la jeune indienne. Les salariés prêteront la main à cette opération. Il suffit de surveiller les Sauvages, et de capter la belle enfant en quelque endroit écarté du carbet.

La guerre, a dit Michelet, suit toujours le sentier de l'amour. Est-ce, en effet, la fatalité du Destin qui veut que de funéres hécatombes trop souvent couronnent l'œuvre passionnée et idéale du dieu mignon de la Fable ?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE,

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

## TROISIÈME PARTIE

XI

## Le Rapt

Au versant de la montagne, au pied des accomats géants, entre les galbas élancés et les gommiers résineux, un sentier tracé à peine serpente, bordé de gentianes et de moussambés en fleurs. Le jour est à peine éclos. Les dernières brumes cachent encore les lointains de la mer, où flottent de vagues lueurs rosées.

Le vent frais fait frissonner les hautes frondaisons d'où tombent des gouttes d'eau comme des larmes tremblantes. Aube vient d'ouvrir les portes éblouissantes du soleil.

Un missionnaire, précédé d'un Caraïbe, se hâte par le chemin tourmenté. La robe attachée à la ceinture, et s'aidant d'une longue canne, il monte malaisément la côte. Souvent son compagnon se retourne, s'arrête et l'attend. Parfois il Paide dans les endroits difficiles. Tout deux s'en vont vers le village caraïbe situé dans la montagne. Cet ecclésiastique est le Père Griphon, et le sauvage qui l'accompagne est Verlas dépêché auprès de lui par le vieux chef Kirto.

Avant le lever du soleil, Massoulna est descendue au rivage, accompagnée d'une enfant. Tout à l'heure l'enfant est revenue, courant semant l'alarme au carbet ; elle a raconté à Kirto que des hommes blancs, surgissant des bords du rivage, se sont jetés sur Massoulna, et, l'enveloppant de couvertures, l'immobilisant, l'ont emportée vers le Fort. Elle, l'enfant, brutalement repoussée, frappée par un de ces hommes, s'est sauvée vers le Carbet. Et le vieux chef, dans l'affolement général, surpris par l'inqualifiable de cette agression, s'est em-

pressé d'envoyer quérir le Père Griphon, comme un suprême conseil.

Le bon missionnaire aussitôt arrivé, a été mis au courant. Après la première surprise, il s'est décidé bien vite à une prompt intervention. Il n'a deviné que trop bien l'auteur de cette violence. Et il souffre en secret d'avoir lui-même dévoilé certains secrets de ses amis. Il conseille le calme et la modération, et demande à Kirto et à Mélampné, père et mère de la jeune Caraïbe, de l'accompagner auprès de l'Olive. Certainement le Gouverneur, à cette sollicitation, sera plus enclin à la pitié. Ils partent accompagnés de Carina qui, désespéré, déclare ne pas vouloir les laisser aller seuls.

Tous quatre descendent vers la vallée maintenant lumineuse. Les bois sont pleins de parfums et de chants. Les fleurs entrouvrent leurs corolles au soleil, les feuillages se déroulent, les sèves s'exhalent, toutes les végétations expriment d'odeurs ; tandis que des myriades d'oiseaux voltigent, s'entrecroisent au dessus de la tête des voyageurs, remplissant les bois de mouvement et de chants.

Les Caraïbes attérés marchent en silence. Le Révérend Père lui-même est absor-

bé par ses réflexions. C'est qu'il n'ignore point les difficultés de sa mission, on ne peut plus délicate en un tel moment. Il a su que Charles de Kéroual a eu quelques jours avant, une longue audience avec le Capitaine-Général. Et connaissant la passion de l'un et les sentiments de l'autre, il se demande si l'enlèvement de Massoulna n'a pas été permis, ordonné même par l'Olive, comme un acte dont il tirera partie des suites pour ouvrir les hostilités.

Aussi, avec un secret espoir, entraîne-t-il, tout d'abord, ses amis au logis de Du Plessis. Celui-ci est malade et alité. Les malheurs de la colonie ont augmenté ses propres chagrins. Blessé par certains propos de l'Olive, qui souvent s'est passé de lui pour prendre d'arbitraires décisions, la mort de beaucoup de ses engagés, la défection d'autres qui se réfugiaient auprès de l'Olive, payant ses bons offices de la plus noire ingratitude, les maux de toutes sortes qui désolent l'expédition, tout cela a fortement impressionné son esprit porté naturellement à la mélancolie. Sa femme qu'il aimait tendrement, sur le point d'accoucher, venait d'être atteinte d'une fièvre qui empirait chaque jour.

Le Père Griphon trouva donc le gentilhomme au lit. D'Ossoville avait le cœur trop généreux pour ne pas s'indigner de tels procédés. Mais malgré son désir, il ne pouvait accompagner le religieux auprès de l'Olive, sa faiblesse l'en empêchant. Il voulut toutefois unir ses instances à celles des malheureux plaignants, et chargea le Père Griphon d'une lettre où il exprimait à son redoutable collègue les plus nobles sentiments d'humanité.

Au Fort, la lettre de Du Plessis devait lever toutes les consignes. Il ne fut pas possible cependant de voir l'Olive. Le Gouverneur venait de partir pour une tournée au long de la côte, et comme son absence pouvait se prolonger, on ne pouvait l'attendre avec les Caraïbes dans l'enceinte du Fort. Le Père Griphon amena ses compagnons à son logis près de la chapelle. C'était un véritable contre-temps dont les suites devaient être fâcheuses ; car cela allait permettre à de l'Olive d'être mis au courant des faits par son entourage, avant d'avoir vu les parents de la captive, et lui donner peut-être ainsi le temps de prendre une résolution selon des principes arrêtés.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XI

En effet, le Capitaine-Général, à son retour qui eut lieu presque aussitôt, appris la visite du missionnaire. Le sujet en était déjà connu. Il fit demander Charles, commença par s'étonner qu'il eut ainsi enlevé la jeune fille, parla même de la renvoyer à ses parents ; mais ayant voulu voir Massoulna, et cette dernière lui ayant été amenée, surpris de sa

beauté et de ses charmes, il changea immédiatement de langage :

« En toute justice, déclara-t-il, ces Sauvages ont tort d'exiler ainsi au fond des bois les plus belles de leurs créatures ».

Et il ordonna de garder la captive.

XII

## La Justice de l'Olive

Ce fut à cet instant que prévenu du retour du Capitaine-Général, se présenta le Père Griphon conduisant Kirto, Mélampmé et Carina. L'Olive les reçut aussitôt dans son cabinet où se trouvaient déjà des Baillifs et Charles qu'un geste du chef a retenu. Et la réception est douloureuse, également cruelle, quand le vieux Kirto, en voyant des Baillifs et Charles, s'empresse d'aller les baiser sur la joue, comme des amis, liés de cœur par le dévouement et l'amour.

L'Olive d'un geste interrompt ces effusions. Et le Père Griphon, au nom des Caraïbes, raconte l'enlèvement de la jeune sauvage, sans désigner les ravisseurs, ce qui serait une adresse de sa part, s'il ne les flagellait trop longuement en même temps, cédant à une habitude d'homélie ; le Gouverneur déjà prévenu, s'impatiente visiblement. Le Révérend Père

n'insiste pas davantage. Il sait, dit-il, pouvoir compter sur la justice du Chef de l'expédition, et c'est à cette justice qu'il s'adresse, à cette justice imposée pas une haute responsabilité dans l'avenir, celle de l'existence même de la colonie.

De l'Olive avant que de répondre à la lettre de Du Piessis, et il se contente de déclarer au missionnaire qu'il en avisera. Il invite les Caraïbes à se retirer, ordonnant, toutefois, que Mélampmé soit conduite auprès de sa nièce et demeure avec elle. Le Père Griphon insiste en vain. En vain il montre la consternation et le désespoir des malheureux parents. De l'Olive lui répond en s'étonnant que des Sauvages puissent ainsi redouter le contact de Français civilisés, et il demande si c'est là l'œuvre du missionnaire ?

Il daigne rassurer les Caraïbes sur ses bonnes intentions, et leur conseille la confiance dans leurs nouveaux amis. L'audace a pris fin. Cependant que le vieux Kirto s'est avancé, en tendant ses mains tremblantes :

« O Chef, implore-t-il, rend-nous notre enfant, et nous te donnerons tout ce que nous possédons ! Notre tribu s'alliera à la tienne pour ne former qu'une seule famille, et tu auras en

nous des amis fidèles ! Tes ennemis seront nos ennemis. Tes maux seront les nôtres. Nous partagerons tes labeurs... Rends-nous l'étoile du carbet, rends-nous Massoulna ! Vois, levieux chef Kirto se proterne à tes pieds... Le vieux Cacique, fils de rois, te supplie... O Chef, il te sait puissant, mais la puissance ne va pas sans la bonté, et tu es bon. Si tu ne l'étais pas, tu ne serais pas digne d'être le père d'une tribu aussi nombreuse que la tienne ! Rends-nous notre fille, ô Chef magnanime, et viens dans la montagne, viens au Carbet caraïbe, viens partager avec nous tout ce que nous avons de vives, de bonheur et de paix ! »

L'Olive a relevé le vieux chef caraïbe qui embrasse ses genoux. Il regarde des Baillifs, et celui-ci qui voit un ordre dans ses yeux, en appelle à la garde. Des soldats font irruption dans la chambre. Ils poussent les Caraïbes vers la porte avec leurs hallebardes. Ceux-ci sont surpris. Mais leur surprise fait place à l'indignation. Et Carina s'est élancé jusqu'au chef blanc, pour lui dire :

« Chef sans pitié ! sur qui les prières de la vieillesse n'ont pas d'effet, prends garde aux révoltes du désespoir ! Tu n'as pas le droit de retenir captive, comme une esclave, une fille

de Cacique, épouse de Cacique, car Massoulna doit m'appartenir ! Cède à nos prières pour ne pas avoir à entendre notre chant de guerre ! La grandeur ne va pas sans la justice, et la justice te commande ici d'être magnanime ! Il est encore temps de ne pas désespérer ceux qui ont assez de sagesse pour t'aimer et te respecter, et assez de fierté pour te le dire ! »

Le jeune chef caraïbe n'a pas achevé, que les soldats, comme une meute, se sont précipités sur lui. Mais l'enfant des bois d'un bond s'esquive, et s'élance à travers la chambre. Il a poussé le cri de guerre des Sauvages orénoques, et s'est précipité par la porte, renversant ceux qui veulent l'arrêter. Déjà il est à la poterne, où un groupe de soldats, ne comprenant rien à cette furie, essaie en vain d'empêcher son passage. Carina écarte tous les assaillants de son lourd *boutou* qu'il tournoie, et, fracassant, meurtrissant, terrassant les plus rapprochés, il saute sur le pont qui est ouvert. De nouveau, le cri menaçant et guttural de guerre vibre dans l'air. Tout le corps de garde s'est précipité au dehors, tandis qu'il disparaît dans la forêt.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XII

Cette scène a eu lieu en un rien de temps, aussi vite que la pensée. Les principaux assistants ne sont pas encore revenus de leur surprise. L'Olive a maîtrisé sa colère. Rien n'a changé dans son attitude. Il ordonne aux soldats qui se sont emparés de Kirto, de renvoyer le vieux Caraïbe, et renouvelle son ordre u emmener sa compagne auprès de la prison

nière. D'un geste, il congédie tout le monde. Les soldats conduisent les Caraïbes, Charles et des Baillifs se retirent, et le Père Griphon atterré voit après lui se refermer la porte, devant laquelle la sentinelle s'arrête.

Massoulna dans la pièce où elle est emprisonnée, se désole, et pleure. En voyant Mélampmé, elle s'est précipitée dans ses bras, en pleurant davantage. Pauvre et chère enfant, elle a reconnu parmi ses ravisseurs celui qu'elle a sauvé du naufrage, le jeune homme pâle qui lui doit la vie, et elle ne comprend rien à la reconnaissance des blancs... La lourde porte est retombée sur les deux captives. Et par la haute fenêtre, un coin du ciel bleu semble leur apporter encore le regret de la liberté, et aggraver leurs angoisses.

O faiblesse ! captivité de la belle Caraïbe, il te manque, pour compléter la légende symbolique et amoureuse, éternellement chevaleresque et poétique, il te manque un Renaud, héros d'autrefois, pour venir pointer sa lance contre la forteresse close ! Mais peut-être as-tu avec toi une magicienne, nouvelle Nérine, pour te sauver du déshonneur et de la servitude...

XIII

## Sur le sentier de la guerre...

L'alarme a été portée par Carina au Carbet caraïbe.

Le jeune chef a parcouru d'un seul trait la route de la montagne, et le voilà au village enflammant la tribu par ses paroles, et entraînant par son exemple.

Non seulement les Blancs ont fait prisonnière la fille du Cacique, l'étoile du Carbet, mais encore ils retiennent le Cacique lui-même et sa femme, le père et la mère du village !

De semblables actes appellent la guerre et la vengeance !

Ver'as dont la flèche atteint le ramier si haut qu'il se soit enlevé, Campo qui dépasse à la course l'agouti bondissant, Cabra qui déracine la plus grosse souche du galba, Ouki, Banama, Volpas, tous les guerriers caraïbes s'empressent autour de Carina, et les plus ardents déclarent qu'il faut attaquer le Fort sans tarder.

En hâte, on a sonné de la conque de lambi, et cette fanfare sauvage qui se répercute dans

les bois appelle tous les membres éloignés du Carbet.

Des émissaires sont partis vers les tribus amies et alliées. Par les sentiers de la montagne, vers le village, s'empressent des Caraïbes qui accourent de toutes parts.

L'arrivée du vieux Cacique Kirto a lieu en ce moment. Loin d'apaiser l'ardeur des décisions, elle les enflamme d'avantage. Kirto, désolé, abattu, s'est jeté dans les bras de Carina. Le vieux chef montre une douleur émouvante et les Caraïbes ont tous renouvelé le serment de délivrer les prisonnières, et de venger l'injure qui leur a été faite. La présence de Kirto, cependant, apporte un peu plus de calme et de réflexion. Les préparatifs continuent aussi délibérément, mais l'on décide d'attendre les renforts, et l'attaque est renvoyée à la nuit.

Ce que craint Kirto, c'est que les Blancs, dont il connaît assez la cruauté, dans leur rage d'être attaqués, ne se vengent en sacrifiant Massoulna et Mélampmé ; aussi, est-il convenu de surprendre le Fort, en plein sommeil, d'attaquer et d'enlever les défenses, d'envahir la citadelle aussitôt en massacrant

tout, avant que ses défenseurs aient eu le temps de se reconnaître.

Les Caraïbes étaient des guerriers fort braves. Toute leur éducation était dirigée vers la guerre, l'endurance, l'héroïsme, le dédain des souffrances et de la mort. Ils affrontaient sans hésiter les plus grands périls. Ces hommes doux, plutôt apathiques dans la vie courante, étaient actifs, entreprenants, obéissants et violents dans la lutte.

Des femmes parlant toutes à la fois excitent les Sauvages. C'est ainsi qu'une expédition se prépare. Par des discours fougueux. De vieilles Caraïbesses provoquent la plus grande fureur des combattants ; elles parlent des affronts subis, rappellent les injustices commises, énumèrent les torts et les outrages dont a souffert la tribu. Cela compose, dit le Père du Tertre, un *Caramemo* de cris et de plaintes si impressionnant, que tous les assistants en sont émus, et ils s'excitent les uns les autres.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

## ORUNO LARA

## TROISIÈME PARTIE

## XIII

Mais Carina a réclamé le silence, et, dans un calme subit, le jeune chef s'adresse particulièrement aux guerriers. Il raconte encore une fois les détails de l'enlèvement, les prières du vieux Cacique, la cruauté des Blancs. Et il exhorte ses amis à se venger, à vaincre ou à mourir. Tous promettent de combattre intrépidement.

Le ouïcou circule. Le Carbet est en délire. Des *boyers* pérorent dans les groupes.

Déjà, le soleil s'incline à l'Orient angoissé. L'astre descend dans la mer, là-bas, au sein d'une rouge auréole, comme si, lui aussi, dans quelque espérance tragique, rêvait de meurtre et sang...

La nuit tombe sur le village. Chacun a préparé ses armes. Des sauvages achèvent de se faire peindre et *rocoüer* par leurs femmes. D'autres polissent leurs *boutous* et apprêtent leurs arcs et leurs flèches.

Les conques de lambi sonnent furieusement, et mugissent dans le lointain. Et dans le lointain, nombreux se répondent, belliqueuse et barbare harmonie, les cris de guerre des Caraïbes.

## XIV

## L'Olive et du Plessis

Le Père Griphon, dans une grande douleur, se retire. Il se rend à la chapelle, où, après une prière aussi fervente que désespérée, il délibère sur ce qu'il doit faire. Sa première pensée est de se rendre sans plus tarder auprès de du Plessis, et de lui tout raconter.

C'est ce qu'il fait à l'instant même. L'ardeur du soleil qui est juste au zénith, enflammant

le ciel bleu, brûlant les feuillages, et déversant une chaleur suffocante, ne l'effraie pas. Il descend dans la vallée. S'engage dans le sentier du Petit-Fort. Et il demande que du Plessis le reçoive,

Le digne gentilhomme rien qu'on voyant la tristesse du missionnaire, comprend que l'incident est loin d'être résolu. Le Père Griphon lui raconte toute la scène qui vient d'avoir lieu. Et du Plessis, en vérité, est saisi de la plus grande surprise.

Il juge de semblables procédés indignes de civilisés, et capables de compromettre irrémédiablement l'œuvre de colonisation. S'il en est ainsi, l'entreprise doit piteusement échouer. Car n'est-ce pas la guerre ouverte entre les Français et les Caraïbes ? Qu'en adviendra-t-il ? Il y a, croit-il, un intérêt supérieur à prévenir, s'il est possible encore, la suite de calamités qui se préparent. Et malgré son manque de forces, du Plessis se décide à aller en référer une dernière fois à l'Olive.

Le gentilhomme, trop faible pour monter à cheval, commande aussitôt sa chaise à porteurs. Le cortège s'achemine vers le Fort, suivant la longue allée où des *goyaviers* se tordent et des flamboyants jettent leurs fleurs

rouges. Il parvient dans l'enceinte au moment où l'Olive allait monter à cheval.

De l'Olive, en voyant son malheureux collègue qui descend de sa chaise, affaibli, décharné, courbé par la maladie, obligé d'être soutenu par ses varlets, s'empresse à sa rencontre. Une pitié généreuse le porte vivement vers son ami, à qui il offre le concours de son bras, et qu'il conduit à son cabinet.

Duplessis ne tarde pas à aborder la question qui l'amène. Il le fait avec une expression de douleur qui désarme l'Olive. Ce dernier résiste cependant. Il croit que le système de bienveillance préconisée par du Plessis doit retarder au contraire les effets de l'expédition.

— « Comment donc, lui dit du Plessis, entendez-vous faire aboutir nos efforts ? Votre intention certainement n'est pas d'enlever aux Caraïbes toute confiance dans la loyauté de notre but. En approuvant cependant de tels actes c'est donner une étrange idée de notre justice. Car il ne s'agit pas ici d'indulgence, mais de justice. Je ne vous demande pas de punir, mais simplement de renvoyer la captive à ses parents qui protestent de leur amitié pour nous. De fait, les Caraïbes sont maîtres de leurs

personnes, et nous n'avons pas le droit de disposer d'eux comme des bêtes de somme.

— « Ces considérations, mon cher d'Ossonville répond l'Olive, sont tout à fait secondaires, quand il s'agit d'intérêts supérieurs comme ceux que nous représentons. Vous parlez d'honneur et de loyauté : l'honneur d'une entreprise est tout d'abord de l'amener à bien, surtout quand il s'agit plus que de fortunes mais d'existences ; la loyauté est de mettre chacun à sa place, selon ses facultés, ses moyens, ses forces, ses actions. L'homme supérieur s'est toujours servi de ses semblables moins avancés, pour augmenter son effort, et cette dépendance est admise. Pour le cas présent, l'enlèvement d'une femme caraïbe qui, d'ailleurs, n'ayant pas connu les avantages de notre vie, ne saurait préférer la sienne de sauvagesse que de partir, n'est qu'un accident sans valeur dans la vie générale. De fait, les Caraïbes nous doivent la servitude, et nous avons le droit de disposer d'eux, comme des bêtes de somme, pour l'œuvre commune.



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XIV

— « Sire de l'Olive, vous ne me ferez pas croire que votre volontaire travaille à la colonisation, en enlevant violemment une jeune fille qui lui sauvé la vie ? »

— « Sire d'Ossoville, me ferez-vous croire que vous travaillez vous-même à la colonisation, en soutenant la supplique d'indigènes

dont tous les intérêts de propriété et de vie sont contraires aux nôtres ? »

— « Ces intérêts, si contraires que vous les croyiez, des hommes supérieurs les ont liées indissolublement. Balboa n'aurait pas découvert le Pacifique, sans l'aide des Sauvages. Cortès, sans l'aide de Marina, n'aurait pas eu le Mexique. Et plus près de nous, Pizarre, n'aurait pu conquérir le Pérou, sans Atahualpa. Pourquoi par des actes arbitraires souler l'œuvre de colonisation ? Européens et Caraïbes, en se partageant les terres de ces îles, ne peuvent-ils jouir de la paix et du bonheur ! »

— « Ces intérêts ont pu être liés un instant, mais leur lien s'est brisé aussitôt. Balboa, aidé des Sauvages, marchaient avec une escorte de limiers habitués à la chair humaine, pour s'en faire respecter. Cortès, en se servant de Marina, la fidèle interprète, a fait brûler Guatimozin et ses ministres. Pizarre, lui, a dû faire étrangler Atahualpa, pour conserver le Pérou ! Rien n'est cruelle, croyez-le, cher d'Ossoville, comme l'œuvre de colonisation. »

— « Mais nous pouvons l'adoucir, mon cher de l'Olive, par la clémence. »

— « Je ne comprends pas la clémence au détriment de ceux qui l'emploient. C'est plu-

tôt de la faiblesse. Aussi bien, pour vous plaire, achève de l'Olive, je vais faire remettre cette sauvagesse à ses parents. Et puisse votre bonne intention, aidée cette fois par moi, nous être profitable ! »

De l'Olive appelle, pour donner l'ordre d'aller sans tarder quérir les parents de Massoulina. Mais le Père Griphon qui est aux aguets, et qui a compris le succès obtenu par du Plessis, s'est précipité. Cet ordre le comble de joie, et c'est lui-même qui, après avoir prodigué ses bénédictions à l'un et à l'autre de ses chefs, ira l'accomplir.

Sans hésiter, le Révérend s'élança vers la forêt.

Pieux et bon missionnaire ! il sait que les Caraïbes sont fiers et ne supportent pas l'offense, et il craint les pires tentatives ; mais il pense surtout au vieux Kirto, au généreux Carina, à tous ses amis qui doivent être dans la désolation. Ses marçassins couverts de poussière foulent à peine les herbes. Il se hâte par les bois tortueux, au soleil couchant. Et, avec joie, il se retourne, pour regarder et bénir ces plaines ensoleillées qui auraient pu être l'arène de luttes sanglantes, se changer en un champ de désolation, mais dont la ver-

sure maintenant rit sous le ciel p'ain d'amour.

Du Plessis a regagné le Fortin, ayant la promesse de l'Olive. Ses remerciements et sa satisfaction ont décidément gagné le cœur de bronze du Gouverneur.

Et dans la haute pièce où l'ombre déjà s'épaissit, de l'Olive, pensif, doute de lui-même. Il se demande si vraiment sa volonté est la meilleure, si la clémence de du Plessis ne vaut pas mieux que sa sévérité...

O énie toujours discuté, éternelle lutte du droit et du fait, de la justice et de la nécessité, problème jamais résolu et qui se pose éternellement de la réalité et de l'idéal ! Qui a raison, qui a tort ? Vérité ou erreur, tout remonte à la Providence, a dit le poète, à la Providence qui glorifie ou qui pardonne.

XV

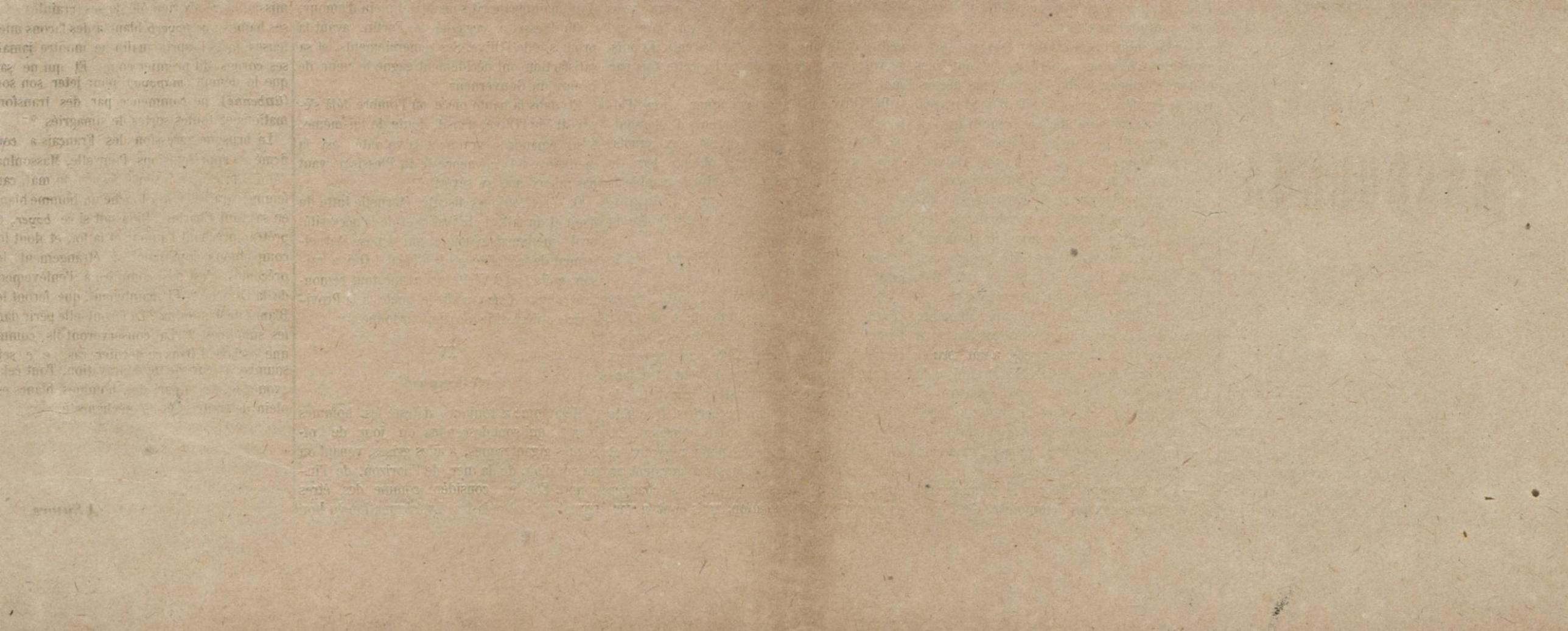
## Mélampné

Mélampné a toujours détesté les hommes blancs, qui sont descendus un jour de pirogues gigantesques, à ailes grises, venant on ne sait d'où, de la mer, de l'horizon, de l'inconnu. Elle les considère comme des êtres surnaturels et néfastes. La fréquentation du bon

missionnaire n'a rien ôté de ses craintes et de ses haines ; ce *boyerb* blanc a des façons miel-leuses, mais l'esprit malin ne montre jamais ses cornes du premier coup. Et qui ne sait que le démon (*mapoya*) pour jeter son sort (*linbenné*), ne commence par des transformations et toutes sortes de simagries ?

La brusque agression des Français a confirmé ses appréhensions. Pour elle, Massoulina, l'étoile du carbet, a tenté l'esprit du mal, car, femme caraïbe, elle a touché un homme blanc, en sauvant Charles. Dieu sait si ce *boyer*, ce prêtre, prêchant l'amour et la foi, et dont les compagnons appliquent si étrangement les préceptes, n'est pas complice à l'enlèvement de la Caraïbe ? Et maintenant, que feront les Blancs de Massoulina ? La feront-elle périr dans les supplices ? La conserveront-ils comme une esclave ? Dans ce dernier cas, elle sera soumise à leur vie de dépravation. Tout cela, avouez-le, de la part des hommes blancs est plein de trahison et de méchanceté.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XV

Aussi ce n'est pas seulement pour accompagner Kirto, ce n'est pas seulement pour se jeter aux pieds de l'Olive, qu'elle s'est empressée de quitter le Carbet, et de suivre à l'aube le missionnaire, mais c'est pour trouver le moyen de se glisser auprès de la captive. Et l'Olive, sans le savoir, en la faisant enfermer avec la

jeune fille, a rempli le plus grand de ses vœux.

Massoulna, comme une petite enfant, s'est couchée la tête sur la poitrine de Mélampé, et celle-ci, doucement, dans la langue des femmes caraïbes, lui parla d'un ton inspiré.

Elle lui dit :

— « O ma fille : prends garde à l'esprit malin... »

« Tu as sauvé le *banaré*, et *Nechemérakou* est colère contre toi... »

« Ce dieu t'a fait tomber dans les mains profanes des démons... »

« Nos *boyers* m'ont dit que ceux-ci vont te sacrifier, si tu ne te sacrifies toi-même... »

« Jeune et belle, tu es bien faite pour tenter l'esprit du mal... »

« N'as-tu pas vu, ô ma fille, comment l'homme blanc t'a regardée ?... »

« A qui seras-tu donnée en pâture, au face pâle que tu as sauvé de la mort, ou à ce chef hautain qui ne parle que par gestes ? »

« Tu ne seras pas seulement prisonnière, tu seras esclave, tu ne seras pas seulement esclave, tu seras flétrie, et *Icheiri* te reniera ! »

Massoulna, en entendant ces paroles, a ver-

sé un torrent de larmes. Mais la vieille Caraïbe continue :

— « J'ai pensé à toi, ô ma fille, et je suis accourue pour te sauver du démon... »

« Car te voilà ensorcelée, et c'est pour avoir touché, toi, femme caraïbe (*béali*), à l'homme blanc, (*banaré*)... »

« Je t'ai apporté du suc des fleurs qui enivre, et qui tue... »

« Agenouille-toi, et bois... »

« Et quand les hommes blancs, voraces tels des oiseaux de proie, viendront te réclamer, je leur dirai que Massoulna est morte... »

Elle dit, et Massoulna, docile, a bu le poison des fleurs.

La naïve enfant s'est couchée maintenant frémissante dans les bras de la vieille Caraïbe, qui l'étreint convulsivement, en chantant doucement la complainte de mort devant l'endormir. Complainte somnolente et alanguie, selon le rite caraïbe, telle une prière d'âme et de rêve...

Dors, dors, belle enfant de mon cœur.

Plus de soleil pour les prunelles ;

On voit tomber les fleurs à l'ouragan vainqueur, Ainsi tu dois tomber comme elles !

Il te faut subir le destin,  
Peut-être ton âme ravie  
Ne quitte ce séjour au bonheur incertain  
Que pour une meilleure vie...

Adieu donc aux oiseaux des bois,  
Aux fleurs de la plaine sans nombre,  
Vous tous, chers à son cœur, pour la dernière

[fois,]

Adieu ! au seuil de la nuit sombre !

Dors, dors, ô belle enfant d'amour,  
Ta candeur au ciel bleu te porte,  
Vous qui la désiriez, c'est fini sans retour,  
Massoulna tout à l'heure est morte.

La monotone complainte trouble seule la paix du soir. L'ivresse a atteint Massoulna qui repose, en attendant la mort...

En vain l'Olive a révoqué son ordre cruel de garder la jeune indienne ; en vain le Père Griphon épuisé porte la nouvelle au Carbet ; en vain les Caraïbes, à pas précipités, dans les bois, descendent vers la plaine obscurcie ; en vain, ô Carina, impétueux, tu t'es élancé en avant ; en vain, ô Kirto, tu pleures de joie en marchant ; en vain, femmes, ses compagnes, vous apportez des fleurs...

Aurez-vous, vous tous, le temps d'accourir ? La mort vous a devancés, ô frères de la

martyre ! Massoulna, dans les bras de Mélampé, repose au sein d'une volupté mortelle, et déjà sur son front brun planent les ombres de la mort....

XVI

## Le Triomphe des Fleurs

Lorsque les Caraïbes, admis dans l'enceinte, conduits par le Père Griphon, ont pénétré dans la chambre où sont les deux prisonnières, ils croyent tout d'abord qu'elles sont endormies toutes les deux.

C'est que les deux femmes reposent, la nièce sur la tante, dans un tableau paisible,

Mais le vieux Kirto a poussé un cri terrible, et est tombé dans les bras de Carina...

Massoulna et Mélampé reposent dans un sommeil trop profond, pour qu'elles se relèvent jamais : toutes les deux sont mortes !

Les Caraïbes, esprits fatalistes, se regardent. Ils y a pour eux un mystère qu'ils ne comprennent pas. Ce mystère est celui de la mort, et jamais, superstitieux comme ils sont, ils n'ont pensé, ils ne pensent à réagir contre le fait accompli.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XV

En vain le Père Griphon, le Révérend Père Raymond Breton, des soldats accourus, essaient de faire revenir à elles les deux victimes. Tous les secours sont inutiles. Les Caraïbes, à l'odeur enivrante qui flotte dans la chambre, ont reconnu le mortel poison (*tekèle*), et ils secouent la tête, dans un morne accablement. Il n'y a pas de remède (*ebeti*), au suc des fleurs : c'est

*Coutoïbi*, l'esprit malin, qui l'a composé lui-même.

Désolation inexprimable d'un père et d'un amant ! Douleur innénarrable et indescriptible ! Le vieux Cacique s'est accroupi, et il essaie de prendre Massoulna dans ses bras tremblants. Il essaie de relever Mélampmé, et il tombe... Il tombe, poussant des cris inarticulés, se traînant, gémissant, pleurant, pitoyable, cependant que Carina, comme ébété, stupide, agenouillé et soutenant la tête de Massoulna, regarde avec des yeux vides, sans un geste, sans un pleur...

Spectacle cruel et déchirant !

Et c'est la plus grande punition qu'on aurait pu infliger au cœur fou, à l'ingrat ravisseur, à Charles de Kéroual, que ce spectacle douloureux... Et la punition est infligée sur l'heure, sans merci, car il est là, accouru avec ses autres, dans une affliction soudaine... Le père Griphon, dans un geste inexprimable, à lui s'avancant, le prenant par la main et lui désignant la morte, lui dit :

— « Voyez, ô mon fils ! La mort a suivi de près la trahison ! C'est une faute irréparable... Mais n'oubliez pas que le repentir est déjà une réparation ! »

Les Chefs caraïbes vont repartir pour la montagne. On a laissé venir jusqu'à elle les compagnes de Massoulna ; et celles-ci ont apporté des fleurs. La belle enfant, à côté de la vieille Mélampmé, repose sur un lit embaumé. O Fleurs, c'est votre triomphe, car vous la possédez toute ! Vous étiez ses préférées, quand elle était vivante ; vous l'avez prise, et, morte, vous la gardez... Le cortège s'ébranle. Le Père Griphon n'abandonne pas ses amis. Il les accompagne. A la lueur des torches, et portant leur sacré fardeau, les Caraïbes quittent le Fort. Le cortège ramène au Carbet, deux mortes et un mourant, les deux femmes et le vieux Kirto.

Détestable prévoyance d'une maternelle affection, ton œuvre est accomplie ! Horrible tragédie où la haine superstitieuse s'est elle-même sacrifiée ! Malheureuse Mélampmé ! Pauvre Massoulna ! Celle-ci ne courra plus dans les bois et sur les rivages... Elle ne considérera plus les cercles de ses compagnes, le front couronné des roses... Elle ne fera plus la joie du vieux Chef et de ses amis. Pauvre Massoulna !

Le cortège s'enfonce dans le bois où des *lings-tings* croassent, où, effrayés par les lumières vives, des oiseaux de nuit voltigent.

Et ce sont ces regrets bien douloureux qu'expriment les femmes, ses compagnes, qui se lamentent, en longue théorie, chantant dans un hulullement gémissant et toujours plus poignant, les louanges de la vierge martyre...

XVII

## Mélopée Caraïbe

Au versant de la Soufrière, dans l'étalage des hautes collines dominant la Baie de Sainte-Rose, il est, au sein de la forêt, un plateau abrité d'accouats géants, qui représente un asile délicieux, dans son charme verdoyant et sa solitude mystérieuse. Les alentours sont protégés par des bois silencieux et obscurs. De ces bois aux feuillages épais, descendent des lianes de toutes sortes, haïssant mollement leur fraîche draperie, et venant mirer leurs fleurs dans le cristal d'une eau qui coule entre les roches.

Le ciel bleu s'étend au dessus comme un vaste dôme de saphir étincelant. Les jets de lumière sont tamisés par les branches mouvant leurs verts éventails. Dans l'encadrement des bois, il n'est qu'un seul point de vue qui s'ouvre sur la mer lointaine, là-bas, vers les horizons infinis.

Jusqu'à la brise qui se fait discrète et plus

sursurrant, pour venir répandre en ces lieux ses parfums pénétrants. Il y rêve une éternelle mélancolie dans une éternelle douceur. Aucun endroit, au sein de l'île merveilleuse et idéale de Karukéra, n'est plus digne d'être choisi, pour placer la légende, dans l'histoire qui nous occupe.

Le jour s'est levé, éclairant dans le village caraïbe le tableau de la douleur émissante et du désespoir en larmes. Le Père Griphon a fait déposer au milieu du Carbet le funèbre convoi. Les femmes et les enfants crient et pleurent autour. Au chevet est le vieux Cacique soutenu par le jeune Chef, tous deux dans une désolation muette.

Les Chefs Caraïbes ont fait les derniers préparatifs. Ils donnent le signal de départ pour la montagne. Dans l'air piquant du matin, le cortège se met en route, suivant les sentiers grimpants et coupés de masses de rochers. Tout le village suit à la file indienne. C'est une migration générale, car les Sauvages ont décidé de changer l'emplacement de leur Carbet. Ils vont s'installer sur l'autre versant de cette partie de l'île.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

## ORUNO LARA

## TROISIÈME PARTIE

## XVII.

En s'y rendant, ils accompliront les cérémonies d'inhumation. Et c'est pourquoi ils se dirigent vers le plateau fleuri et solitaire, dans la plus épaisse forêt.

Sur l'emplacement gazonné, aussitôt que s'arrête le cortège, les cérémonies commencent. Le Père Grifon a dit les prières d'usage, et l'assistance pieusement les a écoutées.

Mais les deux femmes doivent être inhumées selon le rite caraïbe. Autour des victimes dont on brûle alors toutes les hardes et menus objets, les femmes et les enfants dansent en répandant des pleurs et en poussant des cris déchirants. Ceci pour apaiser *Mapoya*, le dieu du mal ou démon. Les *Boyers* ou *Boiakos* ont disposé leurs tables (*matoutou*) pour faire leurs offrandes (*anani*). Ils consacrent des cassaves, du poisson grillé, des bananes, du miel et du *ouïcou*. Cependant que tous les spectateurs redoublent de soupirs et de sanglots.

La fosse est ouverte et va recevoir les défuntes. On y jette maintenant des fleurs, des fleurs par brassées, Lys immaculés et Foulards sanguinolants, Roses blanches et Roses rouges, Violettes bleues et Liserons pâles, Voltabillis en forme d'entonnoirs et Marguerites en forme de collerettes, Verveines odorantes et Résédas capiteux, Paquerettes gaies et Fuchsias coquets, Jasmins modestes et Lauriers glorieux, Eglantines douces et Soucis âcres, Acacias parfumés, Tubéreuses enivrantes, Camélias rigides, Héliotropes emblèmes de poésie, Eillets emblèmes de perfection, Favots, emblèmes du sommeil, Myosotis, em-

blèmes du souvenir... des fleurs, toutes les fleurs, par brassées ! Et dans cette profusion de pétales et de parfums, sont descendues les deux victimes. Mélampmé, femme de Cacique, avec au cou le collier de commandement (*colloucouli*) ou (*carocoli*) ; Massoulna, l'étoile du carbet, avec l'écharpe d'innocence (*imâguéli*), et fille et fiancée de Caciques, portant sur le front le bandeau (*imèla*).

A côté de Massoulna, on a déposé son arc et ses flèches ; et près de Mélampmé des vivres nécessaires pour le voyage jusqu'à l'Empyrée (*Gaboüée*), où habite l'Être-Suprême des Caraïbes, *Acambouée*, désigné aussi par le Père Labat du nom de *Akambou*.

Ce sont les derniers apprêts. Une planche est mise sur la fosse, et sur cette planche se soutenant à peine, vient se placer le malheureux Kirta, à qui revient comme au plus ancien Chef, de chanter une dernière fois, hélas ! les louanges d'une des victimes. Il lui faut donc surmonter sa douleur, car la Mélopée Caraïbe est un chant de tristesse mais aussi d'espoir. C'est tout simplement un adieu adressé à ceux qui s'en vont. Les Caraïbes, en effet, ne considèrent pas la mort avec effroi.

Dans le silence profond le vieux Chef élève la voix, chante, et l'assistance lui répond :

I

Elle était brune, avec des yeux, des cheveux

[noirs,]

Ces beaux yeux où le ciel des isles se reflète ;  
Quand elle apparaissait dans le carbet en fête,  
On croyait voir Héliô, la déesse des soirs...

— Au cœur des plus belles roses

Les feux de l'aube ont accès,

Elle, ses paupières closes

Ne s'ouvriront plus jamais !

II

Svelte et légère, enfant des bois et du rivage,

Elle lançait sa flèche après l'oiseau fuyant,

Elle jouait du flot qui s'élançait ondoyant,

Et gravissait des monts le pic le plus sauvage...

— En vain le trajet superbe

Du soleil fait tout frémir,

Sur le rivage et sur l'herbe

Elle a fini de courir !

III

Tout en elle charmaient et les yeux et le cœur :  
Elle avait ce parfum qu'en tremblant on aspire,  
Et cette candeur d'ange exquise qu'on admire,  
Sous l'arc de l'étoile et grâce de la fleur, .

— Mais l'étoile aura beau luire

Et les roses embaumer,

Dans un bien tendre délire,

Vous ne pourrez plus l'aimer !

IV

Elle est morte ! Et le froid des ténébres imbibe  
Sous ses cheveux flottants,

son beau front de pâleurs

Ses amis assemblés l'ont couverte de fleurs,  
O pleurez maintenant la chanson caraïbe...

— Attendez-vous, ô roches !

Et vous, sanglottez, ô bois !

Lorsqu'ainsi parlent ses proches,

Et pour la dernière fois !

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

TROISIÈME PARTIE

XVII

V

Ô Mélampmé ! dans le rêve des bois épais,  
Tu dors auprès de celle qui nous est ravie.  
De même le vieux Chef l'aura bientôt suivie.  
Ô Massoulna ! Adieu donc, et repose en paix..

— Toute la tribu qui pleure  
S'en va dans le bois épais.  
Massoulna, toi, tu demeures.  
Adieu ! Et repose en paix !

C'est fini. Tandis qu'on recouvre la fosse, l'assistance renouvelle ses lamentations. Des femmes, compagnes de Massoulna, se coupent les cheveux (*itibouri*). Les *Boyers* font les dernières libation. Le *ouïcou* circule. C'est fini...

Suprême et invisible puissance de la Mort ! c'est toi qu'on fête, c'est toi qu'on honore, c'est à toi qu'on sacrifie et qu'on sacrifiera, dans tous les peuples et dans tous les cultes, du commencement du monde à sa fin, car toi seule est absolue et immuable !

O le caraïbe ! ô Karukéra ! puisse ton gazon être léger à la belle Indienne ! Elle repose. Et sa tombe est ignorée, dans l'impénétrable montagne, la sauvage Soufrière, en face de la mer bleue qui déroule jusqu'à l'infini ses anneaux profonds. Chaque aurore lui donne l'espérance de sa clarté. Chaque crépuscule

lui donne le regret de son ombre. La brise répand sa constante prière sur le tertre effacé. Et le soleil d'or des îles, est le glorieux gardien du trésor sacré que les temps ont recouvert à jamais... Elle est morte, martyre de l'œuvre conquérante et colonisatrice. O Toi dont la destinée cruelle marqua ces instants d'une vie auparavant paisible et douce, Toi dont le martyre symbolise le sort des peuples naïfs, premiers habitants de ces lieux, Toi dont le nom suave, répété aujourd'hui, étonne et charme, souvenir du langage des premiers jours, ô Massoulna, dors en paix !... Les Muses seraient injustes, si elles ne m'aidaient à l'édifier un monument dans nos mémoires et dans nos cœurs. Car, modeste héroïne d'amour, ta légende attendrissant et nouvelle, selon les mœurs caraïbes, est le parfum subtil qui repose, et embaume soudain, dans l'histoire fleurie et sanglante des premiers jours de Karukéra.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

## QUATRIÈME PARTIE

XVIII

## Mort de du Plessis

Selon les termes du contrat que la Compagnie des Îles d'Amérique passa avec les sieurs de l'Olive et du Plessis, le 14 février 1635, en vue d'une expédition aux îles, la Compagnie s'engageait à donner « deux mille livres comptant, et trois mille livres en armes », pour aider aux frais d'équipement et de ravitaillement de la colonie. Cette somme insignifiante ne fut versée qu'en partie ; la Compagnie ne put donner que quinze cents livres pour l'achat des armes, canons, mousquets, hallebardes et cuirasses. Et les deux chefs de l'expédition, ayant de leur côté épuisé leurs ressources, durent s'adresser à des marchands de Dieppe, pour avoir la possibilité d'accomplir leur mission.

Le contrat était fait pour dix ans. De l'Olive et du Plessis devait commander conjointement ou séparément, selon qu'ils occupassent une ou deux îles.

L'insuffisance de leurs moyens ne pouvaient leur permettre d'habiter la Guadeloupe et la Martinique en même temps. Les dépenses

étaient considérables pour ces sortes d'expéditions, où il fallait équiper des bâtiments, organiser des troupes rassembler des vivres pour plusieurs mois, se munir d'armes, de munitions, d'outils et d'objets de toutes sortes. De l'Olive et du Plessis, ayant choisi entre les deux îles, durent se confiner dans l'occupation de la Guadeloupe.

Une année ne s'était pas écoulée, que les membres de cette expédition insuffisante, avaient déjà souffert tous les maux. Au manque de bien-être et de vivres, s'étaient ajoutées les maladies. La souffrance et le regret avaient aigri les caractères.

Il fallait être un esprit fort et indomptable, pour ne pas se laisser abattre par l'adversité. De l'Olive, cœur dur et hautain, soldat impitoyable, y parvint. Mais du Plessis, plus affable et généreux que résistant, plus sensible et d'une tendance mélancolique, donna prise au chagrin le plus violent.

(A Suivre.)



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

QUATRIÈME PARTIE

XVIII

Du Plessis avait surtout le remords d'avoir entraîné sa femme bien-aimée, dans une expédition sans issue, dont il entrevoyait la perte, d'y avoir placé tous leurs biens, et d'y risquer maintenant la vie de celle qui lui était si précieuse. La maladie qui désolait la colonie, avait bientôt atteint la jeune femme qui dépérissait dans une vraie torture. Son état

finit par prendre un caractère si irrémédiable, qu'on désespéra d'elle. Du Plessis en ressentit une telle douleur, une telle désolation, que son mal à lui s'aggrava, et ce gentilhomme mourut le 4 décembre 1635.

Il était, dit le Père du Tertre, affable, libéral, généreux et très religieux.

XIX

## Misères de la Colonie

De l'Olive se trouvait à Saint-Christophe, quand il apprit la nouvelle de la mort de du Plessis à la Guadeloupe. Il s'empressa de revenir. La mort de son collègue lui donnait tout le gouvernement de l'île.

Son premier acte fut de réunir en une seule les deux fractions de la colonie. Une simple garde fut laissée au Fortin du Plessis. Tous les efforts alors se coalisèrent pour l'entretien public. Mais la fin du mois de décembre 1635, et le commencement de janvier suivant furent encore plus désastreux et douloureux.

Les Caraïbes étaient devenus méfiants et désobligeants. Ils ne montraient plus comme auparavant une bonne volonté, une sympathie toujours serviable. Dans les travaux d'ense-

mencement et de culture où leur aide était indispensable, les colons souffraient beaucoup de ces nouvelles dispositions. Les produits de la pêche ne suffisaient point. Malgré tous les secours tirés de Saint-Christophe, la famine commença.

De l'Olive n'hésita pas davantage, dans sa première idée de chasser les Caraïbes, pour s'emparer des terres plus fertiles qu'ils possédaient, et commencer ensuite la traite des noirs. Il prépara adroitement toutes les opinions à cette extrémité. Du Plessis n'existait plus pour contrecarrer sa volonté. Il eut bientôt fait d'y amener tous les esprits.

La guerre fut décidée. On y arriva au moyen d'un subterfuge. Un des hommes de l'expédition ayant fait échange de son hamac contre un porc et des fruits, tout en recevant ce qu'il demandait, déclara avoir été frustré. Ce fut un prétexte suffisant.

Le 26 janvier 1636 s'ouvraient les hostilités.

XX

## Guerre à Outrance

Pour mieux surprendre les Sauvages, de l'Olive ordonna à une chaloupe de faire le tour

de l'île, afin de reconnaître la position de tous les villages caraïbes. Ceux-ci, cependant, étaient sur leurs gardes ; la présence de cette embarcation armée, sur les côtes occupées par eux confirma leurs soupçons. Lorsque de l'Olive, avec une flotille en armes, débarqua pour les attaquer, ils avaient déjà incendié eux-mêmes leurs Carbets, et s'étaient retirés dans la montagne.

Les Français, pour revenir au Fort, suivirent la voie de terre, pillant et ravageant tout sur leur passage.

Une lutte s'engagea, terrible, sans pitié, et acharnée de part et d'autre. Européens et Sauvages, les premiers armés de mousquets, de piques, de sabres, les seconds, d'arcs, de flèches, de *boutous*, se poursuivirent impitoyablement. Tout Caraïbe surpris était tué sur place ou emmené en esclavage. Tout Français isolé tombait sous la flèche ou le *boutou*.

Ce fut une longue période ensanglantée. Les Caraïbes des autres îles accoururent au secours de leurs frères de Karukéra. Leurs attaques étaient générales. Il ne fut plus possible aux Colons de travailler aux cultures, les insulaires ne leur laissant un instant de répit. La

Famine horrible montra ses dents blanches et aigües.

Le Révérend Père du Tertre parle ainsi de cette affreuse période :

« Depuis qu'on eut déclaré la guerre aux Sauvages, nos gens n'osant plus sortir du Fort, mangèrent jusqu'à l'onguent des Chirurgiens, et au cuir des baudriers, qu'ils faisaient bouillir pour le réduire en colle. On en a vu quelques-uns brouter l'herbe ; on a même vu un certain jeune homme de Dieppe, avoir mangé la chair d'un sien compagnon et qu'à ce dessein il luy avoir coupé le bras auparavant que de l'enterrer : l'on dit en effet que l'on aperçut sa bouche ensanglantée, et que l'on vit toutes les marques qu'il avait mordu à belles dents dans ce bras qu'il avait séparé du corps. L'on a souvent vu la terre des fosses où nos Pères avoient enterré les morts toute bouleversée le matin, avec beaucoup d'apparence qu'on les avait fouillées pour déterrer les corps, et pour en couper quelque membre pour vivre ».



## HISTOIRE CARAÏBE

## MASSOULNA

PAR

ORUNO LARA

## QUATRIÈME PARTIE

XX

De l'Olive abandonna alors le Fort qu'il avait construit en débarquant. Cet établissement situé dans un pays plat n'était plus tenable. Il alla s'établir sur la partie Sud de l'île; là on pouvait mieux se défendre des incursions des Sauvages. Il se rapprochait ainsi en même temps des terres plus fertiles.

Les Caraïbes, heureusement, se découragè-

rent de la lutte, et, après s'être retirés à la Grande-Terre, quittèrent la Guadeloupe pour la Marie-Galante, puis pour la Dominique. Quelques-uns des Chefs Caraïbes et de leurs plus vaillants guerriers restèrent seuls à la Guadeloupe, pour continuer à harceler les Français, dans d'incessantes surprises. Ils furent décimés.

La situation commença à s'améliorer sur la fin de l'année 1637. De l'Olive reçut des secours en hommes et en vivres. Le 2 décembre 1637, la Compagnie des Isles d'Amérique lui dévra une nouvelle Commission où il fut désigné comme seul Gouverneur de la Guadeloupe pour le reste des dix ans à courir. Cette mesure le combla de joie.

Vain orgueil et vaine opiniâtreté ! le malheureux de l'Olive ne devait pas finir à la tête de la colonie ce court laps de temps : dès 1639, après avoir eu des démêlés avec certains de ses engagés qu'il voulait retenir malgré leur temps échu, et s'étant rendu à l'île anglaise de Nièves pour suivre un traitement curatif, il fut frappé de paralysie générale, et dut perdre ses fonctions.

## Les derniers Caraïbes

Nous avons passé en revue les faits des premiers jours de la colonisation de la Guadeloupe. Il nous reste à clore cette histoire d'un peuple aujourd'hui disparu, et dont les derniers vestiges semblent assez triser la légende.

Les Caraïbes, en effet, décimés et chassés des grandes et des petites Antilles, ont disparu sans laisser de traces.

Denambuc, le premier, donna l'exemple, dès 1625, en faisant massacrer les indigènes de l'île de Saint-Christophe, *Liamaiiga*. On a vu comment, en 1636, de l'Olive les chassa de la Guadeloupe. Au cours des années suivantes, ils furent jetés hors de la Marie-Galante. En 1644, les derniers Caraïbes se trouvent à la Dominique où ils traitèrent de la paix définitivement avec les Français.

Ce fut à peu près leur dernier acte en ce qui concerne les Antilles françaises.

La traite des esclaves noirs devaient, d'ailleurs, bien vite submerger ce peuple naïf et nonchalant.

L'émigration blanche, commencée dès 1640, par des marchands de Dieppe et de Saint-Malo, donna les plus mauvais résultats. Il fallut aboutir à la traite des noirs. « A la Guadeloupe, écrit M. Jules Barlet, peu après l'arrivée de la première expédition, on trouve des esclaves ». En 1670, la population noire s'était augmentée de façon si considérable, qu'elle surpassait la population blanche.

Les Français essayèrent vainement de faire des esclaves des Caraïbes. Ces Sauvages, habitués à la vie indépendante et oisive, ne se plièrent jamais à cette condition dégradante. «... Ils aymèrent mieux, dit le Père du Tertre, se laisser mourir de tristesse et de faim, que de vivre esclaves ». Un arrêt du Conseil d'Etat en date du 2 mars 1739, mit fin tout à fait à leur trafic.

Les Caraïbes de Karukéra n'ont pas laissé de descendants. Il n'existe plus rien de leur existence lointaine et confuse. Certains écrivains ont brodé de façon dramatique les derniers instants de ces guerriers de notre île. Se sont-ils, comme l'a dit le poète, pour échapper aux persécutions des Français, précipités du haut des promontoires dans les flots ? Ou, plutôt que de se rendre à leurs ennemis, ont-ils bu du clair poison, du fameux *ticum lama curare*, connu d'eux seuls ? — On ne peut nier, cependant, que la disparition complète de ces premiers habitants de la verte Karukéra, au cours de jours perdus, ne conserve, dans l'Histoire de la colonisation, une part d'imprévu et de mystère.

FIN DE MASSOULNA.









16

3<sup>2</sup> 10

Mattoulina

Or. Lara

60107